

SAINT JACUT, JUIN 2022



CARNETS DE VOYAGE

On pourrait dire qu'il y a un avant le voyage, l'intention, le projet
Pendant, on vit, on prend des notes, on collecte
Après on rédige, rassemble, classe, raconte

A l'abbaye, nous étions en atelier, à la fois dans l'aventure et forcément après quelques voyages, chacun les siens ...

il n'y a pas de petit ou grand voyage

Le désir de garder un souvenir, la trace d'une aventure n'est pas lié à un éloignement ou à une destination spectaculaire.

Que l'on parte à Tokyo ou Concarneau... On ne revient jamais intact d'un périple.

L'idée était de profiter d'un lieu exceptionnel inspirant pour s'entraîner à écrire, dessiner, peindre, de s'exercer pour un futur carnet de voyage...

Quand on part en voyage on collecte, on photographie, on croque, on note ou pas, on sort de sa zone de confort et au retour on met de l'ordre, on raconte ses souvenirs.

L'idée était donc de donner des idées pour un futur carnet de voyage, de s'exercer et d'en commencer un.

Des propositions prétextes à écrire ont été faites, qui ont servi à écrire ou dessiner - le hors sujet n'existe pas-

On a lu, écouté des textes produits.

En voici certains regroupés dans ce recueil, avec quelques photos d'époque.



Avant de partir pour Saint Jacut.... Je suggérai :

Vous partez vous allez partir où vous êtes déjà partis... vers la mer...

Vous connaissez ce temps particulier que constitue un déplacement, un voyage : au début on est encore plongé dans les préoccupations immédiates – du « ai je bien fermé le gaz ? » au « est ce que un tel saura gérer le dossier ? » en passant par le contenu de sa valise et autres interrogations. Puis peu à peu les pensées se décantent, on se tourne vers la destination.

Voici une proposition d'écriture, pour le trajet, l'avant d'arriver, dans l'intervalle entre chez vous et là-bas... ne dites pas que vous n'avez pas le temps, prenez le!

- Pour ceux jamais venus et ceux à qui cette proposition sied:

Vous partez, vous fermez la porte... vous êtes partis, que laissez-vous derrière vous ? qu'abandonnez-vous ? Songez y un instant, notes, pensées brèves, écrivez à votre façon.

- Pour ceux déjà venus: 2 textes à produire :

- De St Jacut, vous souvenez vous ?

A la manière de Pérec ou de Leiris dressez une liste de 5 je me souviens minimum, petits textes brefs, percutants, situant un détail sensible, un souvenir de saint Jacut de la mer et comme c'est trop facile, continuez le texte par :

- Qu'est-ce que vous rêveriez trouver en partant de chez vous et en venant ici (fantaisie, fantasmes, poésie et j'en passe...) puisque vous connaissez (en partie) la réalité des lieux, restent les rêves et le hasard, l'inattendu et les rencontres, et ... il y aurait...

Et voilà on y va!

Que ceux qui en ont envie portent une bouteille pour un apéro, des tisanes pourquoi pas...

Pensez aussi à emporter :

- maillot de bain et baskets de marche

- carnet de notes

- crayon, couleurs, aquarelle pour ceux qui le souhaitent

- feuilles adéquates pour peindre

- un ruban ou élastique

(J'emporte des feuilles volantes, ciseaux, colle, papier dessin pour carnet de voyage, grandes enveloppes)

A bientôt

Danièle Tournié

En forme d'introduction, pour le plaisir. Un texte de Pérec :

« J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés ; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources :

Mon pays natal, le berceau de ma famille, la maison où je serais né, l'arbre que j'aurais vu grandir (que mon père aurait planté le jour de ma naissance), le grenier de mon enfance empli de souvenirs intacts...

De tels lieux n'existent pas, et c'est parce qu'ils n'existent pas que l'espace devient question, cesse d'être évidence, cesse d'être incorporé, cesse d'être approprié. L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner ; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête.

Mes espaces sont fragiles : le temps va les user, va les détruire : rien ne ressemblera plus à ce qui était, mes souvenirs me trahiront, l'oubli s'infiltrera dans ma mémoire, je regarderai sans les reconnaître quelques photos jaunies aux bords tout cassés. (...)

L'espace fond comme le sable coule entre les doigts. Le temps l'emporte et ne m'en laisse que des lambeaux informes :

Écrire : essayer méticuleusement de retenir quelque chose : arracher quelques bribes précises au vide qui se creuse, laisser, quelque part, un sillon, une trace, une marque ou quelques signes. »

Georges Pérec Paris 1973-74

In Espèces d'espaces

AU MOMENT DE PARTIR...

Levée un peu avant le soleil, je quitte mon « chez moi » avec mes deux fidèles compagnons : le stress du départ et la joie d'aller vers un ailleurs nouveau.

En éteignant Internet, en fermant la porte, j'ai bien conscience que je suis en train de m'offrir une belle page blanche, sans aucun rendez-vous, dans mon agenda de dingue : Il était temps !

Ma valise à la main, je savoure déjà cette semaine de liberté en rangeant les clés de la maison dans leur petite pochette verte.

C'est alors que me revient et m'éclabousse cette phrase de Mr Laurence Freeman :

« C'est l'espace libre entre les mots qui rend une page lisible. »

Je n'aurais jamais dû l'oublier...

Bénédicte L

JE PARS

Je pars pour écrire et j'écris déjà. Comme à chaque départ, depuis quelques jours c'est l'excitation, la joie des préparatifs devant la perspective d'une nouvelle aventure : celle d'écrire.

A nouveau je vais découvrir, rencontrer.

Je pars, je vais fermer la porte de ma maison en emportant avec moi les senteurs de mon jardin potager en carré : l'odeur du thym, de la coriandre, de l'herbe à curry, du basilic, de la menthe. Et aussi les câlins de Thérou et pompon, mes deux chats, et de mes proches.

Partir, c'est comme un nouveau chemin. Dans les voyages la rencontre fournit l'occasion de sentir et d'entendre plus vivement, de regarder plus intensément, de goûter et toucher avec plus d'attention.

Je laisse derrière cette porte mes repères, mes habitudes, mon confort, mes tracas, mon boulot...

N'ai-je rien oublié ? J'ai bien déconnecté tous mes appareils branchés et je pars en tentant de me déconnecter de mon quotidien.

Catherine C.de Poitiers

LE DÉPART

Convoquer les neurones pour ne rien oublier
Descendre la poubelle
Vider le frigo sans oublier les gouaches
Composer un vague pique-nique avec les restes
Arroser les plantes du balcon –
on attend la canicule –,
Débrancher l'alarme du réveil
Rassembler les bagages
1, 2, 3, 4, c'est parti !
Fermer la porte à clé en pleine conscience
pour ne pas avoir à y repenser
Oui, j'ai bien fermé
Partir une heure à l'avance pour la gare
C'est trop mais contribue à mon confort mental.
La foule est dense dans cette gare et me donne le tournis
Contrainte de rester immobile,
je me sens prise en otage face aux inévitables quêtés
Vigilance encore dans l'attente de l'affichage du train
Ça y est, le train est annoncé : voie 2, voiture 7, place 15
En bas, comme toujours,
pour ne pas avoir à porter mes bagages à l'étage supérieur.
Où placer sa valise pour l'avoir à l'œil
Attention aux vols, déjà vu, déjà vécu
Je ne serai vraiment partie que lorsque le train aura démarré.
Qui d'autre du groupe sera dans cette voiture ?
Partir, partir, désir d'ailleurs,
Larguer les amarres du quotidien
Pour aller vers l'idée que l'on se fait d'un lieu encore inconnu
Forcément embelli, sous le soleil des photos
un peu cartes postales du site Internet
Respirer le vent du large pour faire place nette à de nouveaux souvenirs
M'immerger dans le paysage, me confondre avec lui pour quelques jours
Lumières, espaces, odeurs
Plénitude, vastitude, rythmé par les mouettes, peut-être
Ne pas louper la correspondance à Rennes. Vigilance, encore.
TER Rennes Saint-Malo, enfin respirer

Christine DD



ARRIVÉE A SAINT-JACUT

Saint Jacut, le car s'arrête. Je descends avec ma petite valise.

De vraies bretonnes en coiffe m'accueillent avec des paniers de fraises et des colliers de petits artichauts qu'elles me mettent autour du cou en signe de bienvenue.

Je passe devant l'église, je descends la rue vers le coq franchouillard du monument aux morts, à droite l'ancien cimetière, à gauche, le nouveau, aux tombes parfaitement rangées. J'aperçois enfin l'abbaye et son jardin...

Je suis accueillie par un hippie hirsute qui m'entraîne vers le grand parc où des milliers de gens campent et fument de gros pétards sous une banderole peinturlurée à la main : Armorican Woodstock.

Le festival bat son plein. La musique hurle par les hauts parleurs répartis tout autour du jardin. Les concerts se succèdent, les batailles rangées aussi.

Les petites sœurs ne savent plus où donner de la tête. Elles distribuent des tasses de thé et des gâteaux secs pour calmer tous ces hurluberlus.

Heureusement, le petit matin arrive, l'aube endort tous ces corps repus d'alcool, de substances inconnues et de musique. Tout rentre dans l'ordre.

Je vais me coucher dans ma chambrette, totalement à jeun, je le jure !

Martine – juin 2022

JE ME SOUVIENS

Je me souviens que lors de notre séjour à Saint Jacut en septembre 2020 nous sommes tous arrivés masqués. Nous avons du mal à reconnaître celles que nous n'avions pas vues depuis un certain temps. Nous avons bien respecté les gestes barrières, aucun de nous n'était vacciné et aucun de nous n'a été contaminé.

Je me souviens de la robe parée de rayures esprit marinière que portait Danièle sur la plage. Décontractée mais chic elle lui allait comme un gant.

Je me souviens de Marilou dans le rôle de Mademoiselle Marie-Geneviève Decidtou, responsable du service des crédits de la Banque Lazart . Comme elle était dans son élément ! La scène se passait au restaurant *Chez Marius*, sur le vieux port de Marseille, un restaurant réputé pour la meilleure bouillabaisse au monde.

Je me souviens du Leporello confectionné par Jacques. Il nous avait expliqué que c'était le vrai nom du livre qui se déplie comme un accordéon grâce à la technique de pliage et de collage de ses pages. Nous avons appris également que le mot fait allusion à Leporello, valet de Don Juan qui présente à Donna Elvira la longue liste des conquêtes de son maître, pliée en accordéon dans le premier acte de l'Opéra *Don Giovanni* de Mozart.

Je me souviens de la galette saucisse fumée achetée jour de marché au camion sur la place centrale et dégustée avec un verre de muscadet en terrasse. Un délice !

Anne Marie R



QUAND LA CORNEMUSE RENCONTRE L'ACCORDÉON

En arrivant à St Jacut, je reconnus le joueur de cornemuse. Comme l'an passé, il était installé sur une estrade de pierres plates dans un creux de la côte, les cheveux et la jupe soulevés par le vent, la moustache retroussée, prêt à engloutir le bec de son instrument.

Il était beau comme une figure de proue. Mais il n'était plus seul. A ses côtés, assise sur un tabouret, je reconnus aussi l'accordéoniste qui avait joué pour nous sous la grande verrière de l'abbaye.

Elle n'avait pas changé, mince, élancée, le cheveu et le teint gris. Tournée vers le musicien, elle écoutait comme envoûtée, la musique lancinante qui couvrait la rumeur des vagues. Soudain, elle tourna les yeux vers moi, son regard était méconnaissable. Les yeux éteints s'étaient incendiés d'un regard fier, arrogant, prêt à braver les partitions les plus ardues ou les aventures les plus téméraires.

Ce regard ardent réchauffait le tiède crépuscule breton.

Histoire d'amour ou de musique, qui sait ?

Martine – juin 2022

JUIN 2022, DÉPART POUR SAINT JACUT DE LA MER

Train, train il est parti vers Rennes où un changement s'impose direction Saint-Malo, puis un car pour Saint Jacut de la Mer, lieu d'écriture et de dessins aquarellés..!

Allez, on va au bord de la mer.

Souvenirs.

La semaine dernière en cherchant des matériaux pour créer un leporello, carnet accordéon, pour les Plumes du Chemin je suis tombé, sans me faire mal, sur le Télégramme, journal de région de Dinan - Dinard - Saint Malo, du vendredi 8 mai 2015, où l'on peut y lire un petit article avec photo sur Saint Jacut de la Mer, d'une balade à l'île des Ebihens.

Je vous ai amené cet imprimé. Je me souviens de cette journée du 5 mai, de notre première traversée pour l'île des Ebihens, qui s'effectue bien sûr à marée basse. Michel, notre guide, nous a emmené en matinée pour une petite visite commentée de St Jacut, nous étions environ une vingtaine de personnes avec d'autres groupes. La traversée se fait pieds nus sur ou dans le sable humide au départ de la Pointe du Chevet. Nous n'étions pas les seuls à nous mouiller les pieds, bien des touristes en faisaient de même, et les jupettes flottaient au vent. Au retour de cette balade, nous nous sommes retrouvés à quelques-uns et unes devant une bière, bien venue.

Belle journée au soleil et au vent.

Tugdual

STRESS.0

Le départ, la valise – ah, c'est terrible la valise !

Maroulette-2 a remplacé Maroulette-1, celle du séjour à Saint Côme d'Olt. Elle ne vient plus de La Redoute, mais du BHV, elle est légère, un peu encombrante et, pour finir, beaucoup trop remplie.

Une fois à St-Jacut, aurais-je tout prévu malgré tout ?

Là-bas, où se trouve déjà la statue du saint patron de l'abbaye ? Dans mon souvenir, elle est comme celle du commandeur, raide, sévère, inamicale. Je me sens jugée.

Suis-je légitime de vouloir fouler à nouveau le sol de cet endroit ?

Un banc désert face à la mer. J'ai de la tendresse pour cette photo. Elle a garni tout un temps la page d'accueil de mon téléphone. Maintenant, c'est celle de mon mari, un grand vide, pas le même...

La mer se retire, loin. Elle dévoile un sable gris, quelques bandes de varechs, quelques rochers comme des sentinelles tristes.

Vivement un grand ciel bleu pour égayer tout ça !

Véronique A, lundi 13/06/22, dans le train...

LISTE DE MES ATTENTES

Écrire, créer, partager, découvrir, marcher, rire, pleurer, m'émouvoir, m'ennuyer, rebondir, m'enthousiasmer, me noyer, me sauver, m'isoler, ne m'en veuillez pas si, de temps à autre ça m'arrive, ce sera pour revenir après plus forte, plus présente, plus imaginative, plus vibrante.

Véronique A, lundi 13/06/22, dans le train...

ABBAYE de SAINT-JACUT de la MER

Mes premiers pas : la délicieuse sensation d'entrer dans un grand jardin où se mêlent toutes sortes d'essences océaniques et méridionales.

Je suis accueillie par le parfum délicat des Rosa Canina et du chèvrefeuille et par une explosion de couleurs. Les genêts bretons côtoient les agaves géants, les chênes voisinent avec les eucalyptus dont l'écorce froissée dégage cette odeur si typique. Le jaune de la Sauge de Jérusalem contraste avec la touche mauve des Asters, de la Lavande et de sa cousine afghane : le Perovskia.

Plus loin, la statue de l'abbé St Jacut se repose, bien à l'ombre, près du platane remarquable de 200 ans. L'abbé fondateur semble contempler avec envie les petits salons de jardin rouge vermillon du glacier.

Tout le long des sentiers et au hasard des jardins de l'Abbaye, apparaissent des sièges de toutes sortes, fauteuils en fer forgé, petites chaises pailonnées, bancs de bois ou de pierre, Relax, bains de soleil ; ils nous invitent discrètement au repos et à la méditation.

Ce grand calme est par moments émaillé de chants d'oiseaux, infatigables martinets le matin et le soir, gazouillis de mésanges, moineaux et autres petits musiciens cachés, dans la journée. On déambule, on descend, insensiblement, et soudain, par une trouée de Tamaris, ELLE est là : Émeraude et Sereine : la mer !

Bénédicte L

DES PIERRES, DES ARBRES, LA MER

Des mains invisibles qui ont façonné les murs de cette abbaye il y a tant d'années.
Des murs épais en granit qui racontent des vies passées tombées dans l'oubli.
Des voix de moines qui ont chuchoté, chanté, prié puis se sont effacées.

Tout ce temps écoulé qui aurait pu ne laisser que le dénuement.

Malgré toutes ces voix disparues la vie continue dans cette immense bâtisse reconvertie en hôtellerie pour permettre à celles et ceux avides de beau, de calme, de sérénité de s'y poser.

Dans cet havre de paix tout se prête à la déambulation.

Ici un érable venu du Japon près d'une humble fontaine dont l'eau aurait des vertus apaisantes.

Là-bas près de l'auguste statue du fondateur Saint Jacut un vieux platane d'Orient qui semble ravir la vedette à un imposant Ginkgo Biloba.

Plus loin, un immense parc bordé d'une rangée de pins maritimes.

Et encore plus loin la mer à perte de vue.

Regarder la mer
N'avoir pas d'autre envie
Regarder la mer

AMR



ATELIER D'ÉCRITURE A SAINT-JACUT

Lorsqu'on m'a annoncé qu'il aurait lieu à l'abbaye de Saint-Jacut
Je n'en ai pas cru mes oreilles, je suis tombé sur le cul.
Qui c'est ce Saint Jacut ? Un moinillon de la mer, un peigne-cul
Boutonneux bretonnisé, un planqué de chez tire-au-cul ?

Avez-vous déjà rencontré dans votre vie un Jacut ?
Moi, pas un. Des Manu, des Jacquou, des trou-du-culs,
Plein, en pagaille, presque autant qu'on compte de cocus,
Mais jamais, au grand jamais, je n'ai croisé un Jacut.

À quoi dois-je m'attendre ? À tomber sur un fier chevalier portant écu ?
Sur la sirène des Ebihens qui chante le soir au large de Saint-Jacut ?
Sur un anachorète primitif ayant fondé prieuré et dans ce bled vécu ?
Étant peu croyant, d'emblée l'hypothèse d'un miracle en ce lieu j'évacue.

Vous me trouvez ennuyeux, grossier. Si, si, ne jouez pas les faux-culs,
Je sens bien que ces vers un peu cuculs ne vous ont pas convaincus.
Tant pis. Avec ma plume en guise de lance, je pars pour Saint-Jacut
Et espère pouvoir dire comme César : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ».

Bryan

LE VOYAGEUR

A l'abbaye, le parfum des genêts que le vent envoie dans toutes les directions offre un accueil fleuri et parfumé.

Un lieu où l'on entend le pépiement des oisillons martinets réclamant à manger tôt le matin.
On devine au travers des haies de cyprès et de tamaris, l'horizon lointain de la grande étendue de sable que la mer dévorera dans la soirée, remontant vers le littoral pour son rendez-vous avec sa marée haute.

Sur le ciel d'un bleu purifié par le vent qui en chasse les nuages se balancent les eucalyptus.
Un banc a trouvé à se poser sous son ombrage qui caresse en tâches successives de lumière et d'ombre le voyageur qui s'y assoie.

Le vent parle à celui qui l'écoute. La mer monte au ralenti. Les oisillons repus se calment. Les genêts continuent d'exhaler leurs parfums suaves se mêlant à celui des eucalyptus.

Le soir vient doucement peindre le ciel en bleu nuit, et le voyageur quittera le banc à regrets.

Marina

MON PETIT COUSSIN

Je suis tellement organisée que je ne peux rien oublier. Ma liste est parfaite. Je la fais de A à Z presque. Je suis fière de m'imposer une telle discipline. Je ne m'épargne rien. Tout est pensé de sorte que si j'oublie un objet, mon sac m'empêchera de partir en me tirant l'oreille.

Et pourtant ! Je ferais mieux de ravalier mon orgueil et d'être un peu plus modeste.

Le premier soir venu de cette dernière marche, après une douche, je tire les draps du lit fait au carré pour aérer l'espace et à ce moment-là... l'objet avec lequel je dors depuis des années où que je sois, n'est pas là !

Absent à l'appel ! Mon sac ne m'a rien dit. Alors je le maltraite, je le vide la tête en bas, je le remue dans tous les sens, je le maudis. Je lui donne un coup de pied aux fesses...

J'ai oublié mon petit coussin gonflable en suédine ! Celui qui ne connaît que ma tête, le régulateur de mon sommeil, celui qui a exactement la dimension pour me caler le cou, une sorte de doudou lointain qui caresse ma joue comme une main bienfaitrice, le compagnon de tous mes rêves. Je l'ai fabriqué spécialement pour mes voyages, l'objet indispensable à mes nuits. Je lui aurais presque donné un prénom. Il est absent ! Je vais être inconsolable et je pense que je vais me fâcher avec moi-même.

Mon petit coussin a décidé de rester à la maison.

Marina

Cinq heures du matin
L'astre de la nuit m'observe
Comment l'éteindre

En fin de soirée
Le roi soleil adore
Caresser la mer

La fin du printemps
La nature dans son sommeil
Attrape la lune



AVA GARDNER

Depuis le printemps il rangeait. Il rangeait tout convulsivement comme si quelqu'un le pressait. Un besoin d'espace, de netteté pour remettre de l'ordre dans sa tête qu'il trouvait de plus en plus distraite et encombrée d'un fatras de souvenirs qui le faisait tourner en rond. Depuis trois jours il triait ses vêtements dans les placards, scotchait des cartons de bricoles inutiles, emmaillotait dans du papier à bulle et n'importe comment, des bibelots, des sculptures, des tableaux à descendre à la cave.

Ce matin, il attaqua l'armoire métallique où s'entassaient ses archives photos. Les dossiers suspendus sur des tringles comme des poulets à l'abattoir, gonflés de tirages papier, planches de contacts, négatifs, polaroids, ektachromes pendaient là depuis... longtemps. Ces milliers d'images, ces milliers de secondes volées en noir et blanc, en bistre, en couleur il ne les regardait plus. Une à une il renversa sur son bureau les chemises, les boîtes, les pochettes. Ce gros tas de papier représentait soixante-huit années impressionnées sur pellicule, papier ou film. Les redécouvrir, revoir un monde oublié, s'annonçait plus passionnant qu'il ne le pensait. Calmement il s'installa et piocha au hasard. Il ne se souvenait pas avoir autant voyagé. Que de montagnes, de forêts, de fleuves, de mers avait-il photographiés. Que de maisons, de bateaux avait-il habités. Et ces gens, tous ces hommes, ces femmes et enfants qui avaient souri devant son objectif. Et ces natures mortes bien éclairées, bien cadrées, travaillées d'ombres subtiles avec des finesses de peintre prises avec son super Nikon. Et ces portraits mitraillés le jour et la nuit. Pris sur le vif, ils avaient des regards, des gestes spontanés très intéressants. Pas mal, pas mal se dit-il. L'amateur éclairé voulu en savoir plus et l'œil rivé sur son compte-fils, lui apparurent des visages bien piqués qui avaient de la chair, du relief, du mouvement. Vraiment bien se redit-il, j'aurais dû continuer. Il décida d'ouvrir des chemises pour les classer.

Deux jours à remuer tranquillement son passé avec ces sourires de joies et de tristesses le renvoyaient très loin dans son parcours. Des noms lui revenaient. Il les notait, il les appellerait un jour pour trinquer à la santé des images. Puis d'un coup il se sentit pressé d'en finir avec le bordel de son existence qu'il trouvait bien chaotique entre amours et travail. Rien n'avait tenu longtemps avec son caractère à l'humeur instable, son perfectionnisme, son besoin de vérité et aujourd'hui devenu plus tranquille, moins exigeant, presque serein il n'avait que la solitude pour amie.

Il restait encore un dossier suspendu à vider. Ces photos il n'allait pas les regarder, il le savait, il en avait assez de ces films sans scénario. Il allait bâcler le travail, ouvrir une grande et vieille boîte de papier Kodak, écrire au feutre noir « divers » sur le couvercle et y ficher le reste en vrac.

Du bureau à la chaise où était posé la boîte il balança avec violence ces derniers documents. Une sorte de jeu pour finir légèrement quand s'envola hors du jet, une photo couleur, format 12x18, papier brillant qui tomba doucement au sol. C'était un gros plan d'une cheminée en briques. Des flammes épaisses bleues, orangées ondulaient sur des bûches rougissantes.

Netteté parfaite, se félicita t-il, un spécialiste aurait pu deviner quel arbre brûlait d'après ce qui restait de l'écorce.

Au dos du cliché était écrit en italique au crayon noir *1972. Feu !*

L'image apparue instantanément, vive, en relief. Il en trembla légèrement.

Juin, Perros-Guirec, la fête de la Saint-Jean, le bal, les ampoules dans les arbres, le bar, les musiciens, le gin tonique, le sosie d'Ava Gardner, un autre gin tonique, le slow, la promenade sur le chemin des douaniers, les cheveux longs qui volent, la baraque de son frère, l'éblouissement de la rencontre, l'épuisement merveilleux dans la fraîcheur du petit matin, le refus d'être prise en photo, un adieu, la porte refermée sur son désespoir.

Pendant des mois il l'avait cherchée.

Véronique C



À l'heure du levant

Martinets en mouvements

Pépiements stridents



EN CHEMIN

Un mur pour m'asseoir en hauteur, ouf !!

J'aime les pierres et ce mur est bien bâti, cet arbre en pied lui tient compagnie, ses branches dénudées me font penser à la coquille avec toutes les directions.

Il regarde les marcheurs qui lisent arrivés, les panneaux pour s'assurer qu'ils prennent la bonne direction.

Je vais faire une prise de vue afin que cela me fasse un repère lorsque je repasserai et pour me souvenir où j'ai fait une halte.

Ce vieil arbre n'est plus en feuilles. Cela devait faire un arrêt ombragé quand il était jeune et bien vert.

Bon, il me faut repartir, merci beau mur de m'avoir supporté un petit moment.

Et toi l'arbre, essaie de te tenir debout encore quelque temps, et si tes feuilles repoussaient cela te ferait une belle coiffure et l'endroit serait ombragé.

Mimi

CROISÉE DES CHEMINS

Au premier coup d'œil sur la photo, j'ai eu un choc. J'ai vu comme une croix avec un arbre mort et de grosses pierres nues dans un paysage d'hiver, désolé.

En réalité, de plus près, je me suis rendu compte que ce que j'avais pris pour une croix représentait un poteau avec deux directions opposées sur des petits panneaux jaunes. Soulagement ? En fait non ! J'aime la nature, j'aime l'hiver, j'aime les endroits dépouillés, les déserts et la solitude. J'imagine le photographe éprouver les mêmes émotions que moi.

Cet instantané m'inspire des pensées sur la vie, la mort, l'immutabilité, la renaissance.

Deux directions opposées, à droite la mort, à gauche la vie, ou inversement à gauche la mort, à droite la vie. Le panneau indiquant la droite est un peu plus grand, choisissez-moi semble-t-il dire. En tout cas, ne pas aller au milieu, pas aller en face au premier plan, à la rigueur aller en face au second plan.

Oui, pourquoi pas ?

S'enfoncer derrière cet arbre, sauter le muret qu'on aperçoit au bout du champ, partir dans les fourrés, sortir des chemins battus, explorer ce qu'il y a derrière, ce qui ne se voit pas.

Laisser les grosses pierres devant ressasser leur passé, ruines d'un temps où les hommes construisaient à mains nues des limites solides à leur propriété.

« Ce qui est à moi n'est pas à toi, restons chacun chez soi et les moutons seront bien gardés. »

À qui appartient ce champ ? Le randonneur qui passe ne le sait pas. L'a-t-il traversé, longé, contourné ? Vient-il de droite ou de gauche ? Où va-t-il ?

Je le laisse suivre son chemin.

Moi, je m'évade. J'abandonne cet arbre mort, ce chemin fantôme, ces mégalithes, je m'avance vers le vide azuréen, je cherche la troisième voie, celle du renouveau, du printemps, de la verdure et de l'espoir.

Celle qui est, là-bas, au bout du champ juste à quelques mètres, de l'autre côté du muret.

Véronique A

SUR L'ESTRAN

Infimes pépites mauves, vert émeraude, blanc délavé, que faites-vous ici ballottées par les vagues en tous sens ?

Minuscules coquillages tortillonnés en spirales, tachés de pointes de pourpre, pourquoi vous êtes-vous échoués sur ce sable lisse et strié de belles arabesques ? Longs couteaux aux bords meurtris par des pirouettes interminables, quelle fut votre vie dans l'immensité de la mer ?

Petits chapeaux chinois à la couleur glaz, ceinturés de multiples bosses qui vous forment couronnes, avez-vous traversé les océans depuis l'empire du soleil levant ?

Coquines de coques toutes ridées et granuleuses, qu'avez-vous vécu avant de vous faire bercer par les marées sur cet estran ?

Coquilles d'huîtres marbrées de pourpre d'un côté et nacrées comme perles du Pacifique de l'autre, dans quel gisement de nacre vous êtes-vous baignées pour devenir si belles ?

Enchevêtrements de goémons, tignasses de sorcière desquelles pendouillent de multiples grelots d'effroi, n'allez pas planter vos monstruosité ailleurs, vos exhalaisons iodées nous sont si agréables.

Rochers granitiques aux multiples anfractuosités, pourriez-vous me garder une petite cavité, une simple sinuosité pour y recueillir mes vieux os afin qu'ils soient remués pour l'éternité par des flots bouillonnants et écumeux au milieu de tous ces coquillages ? Poussière, je redeviendrai poussière, poussière de coquillage.

Bryan

DES GALETS...

Combien d'étés les ai-je foulés ces jolis galets, doux et lisses ?

Difficile de m'en souvenir sans être étreinte par l'émotion.

Avec mon fiancé tout d'abord, nous étions encore très jeunes et je découvrais pour la 1^o fois cette région souriante aux multiples facettes. J'étais toute maladroite quand je marchais pieds nus alors que lui semblait danser sur ces galets...

Deux étés plus tard, il devint mon mari et nous sommes restés fidèles à cette plage, un peu rustique certes, mais qui était la nôtre. Trois nouvelles années passèrent, notre fils aîné y fit ses premiers pas, chaussé de sandales d'eau vertes. Encore 3 ans et sa petite sœur fit de même, avec des sandales bleues.

Entre temps j'avais, moi aussi, visité la seule échoppe du pittoresque village, passage obligatoire pour les touristes en quête du précieux équipement.

C'est d'ailleurs de cette façon que l'on différencie les gens de passage des « gens d'ici » : je suis donc restée une touriste d'un point de vue strictement pédestre ! Mes enfants eux, ont dû hériter de gênes locaux car ils se sont vite affranchis des sandales ; dommage, je les trouvais tellement charmants leurs petits pieds colorés au milieu des poissons de la rivière.

Les enfants reviennent maintenant avec leurs copains, et même s'ils ont grandi, ils affectionnent toujours les fameux concours de ricochets.

Nous aussi nous revenons et nous retrouvons nos galets, découverts de plus en plus tôt au printemps et de plus en plus tard en automne. Les Anciens du village disent que ce n'est pas bon signe.

Au milieu de toutes ces années, je me souviens très bien du jour où mon fils a pris cette photo. C'était la fin de l'été, la fin de nos vacances. Nous partions pour une ultime balade de deux jours en canoë, avec bivouac. Le soleil de la fin août était généreux, la rivière était basse et nous savions qu'il nous faudrait sûrement porter de temps en temps les bateaux. Notre petit géologue en herbe comptait en profiter pour inventorier et comparer les galets des différents endroits du lit de la rivière.

C'est ainsi que dans notre album photo de l'été 2000, il y a deux pages entières consacrées aux galets de notre chère Rivière Espérance !

Bénédicte L

Et si on écrivait à l'infinif...

MATIN DU CARNETTISTE

- Se réveiller.
- Se lever.
- Se doucher.
- S'habiller.
- Prendre le petit déjeuner.
- Se brosser les dents.
- Se "disputer"
- Discuter.
- Se torturer les méninges pour les écrits.
- Lire ses textes.
- Dessiner.....

Tugdual

FERMER LA MAISON POUR L'HIVER

- Stocker le mobilier de jardin dans la remise et le recouvrir d'un drap.
- Vider le réfrigérateur et laisser la porte ouverte pour éviter les moisissures.
- Débrancher tous les appareils électriques.
- Asperger les toilettes d'anti-calcaire ..
- Vérifier tous les robinets.
- Couper l'eau.
- Baisser le thermostat.
- S'assurer que volets, fenêtres et portes sont bien fermés.
- Activer l'alarme.
- Verrouiller le portail.
- Prévenir les voisins.
- Monter en voiture.
- Souffler, souffler...

Anne-Marie R

UN GRAND MOMENT DE SOLITUDE

S'installer
Se lancer
Poser l'ébauche d'une strophe
S'arrêter
Lever les yeux au ciel
Regarder par la fenêtre
S'étirer
Bailler

Jouer avec sa plume
Soupirer
Accoucher d'un vers
Le raturer
Se torturer l'esprit
Tenter vainement l'éclosion de quelques fleurs malades
Regarder la page avec colère
Maudire la page
Maudire la plume
Maudire la vie
Se maudire
S'abreuver de mots désobligeants : poète merdeux, veule, corrompu, débauché, ...
Se servir un verre d'absinthe
Puis un autre
Suer
Roter
Péter
Écarquiller les yeux
Fixer la page qui se tord, se distord, se trouble
Être happé par l'amante catin qui en surgit
Fantasmer
Succomber
Étreindre la créature
Ne saisir que le vide
Être dépossédé du vice
Vouloir se suicider
Arracher la page
La bouchonner rageusement
La jeter dans la corbeille
La regarder l'œil éteint rejoindre ses consœurs
Donner un coup de pied dans la corbeille
Dans la table
Se tordre de douleur
Se jeter sur le lit
Se rouler en boule
S'endormir
Rêver de célébrité
S'attaquer dès le lendemain à une nouvelle page blanche

Baudelaire avant Baudelaire (Librement inspiré des *Fleurs du mal*)
(Véronique A, St-Jacut, juin 2022)

CUISINER UN REPAS

Réfléchir au menu une étoile. Lister les courses

Prendre un cabas, un porte monnaie, fermer la porte, aller au marché.

Faire un tour général, choisir ses commerçants. Décider, hésiter, soupeser, acheter les légumes, les fruits, le fromage. Payer.

Choisir le poisson ou la viande, faire couper, désosser, dépiauter si besoin. Payer.

Installer ses victuailles au mieux dans le cabas. Revenir, ouvrir la porte, déposer les courses dans la cuisine. Se déshabiller, mettre un tablier, sortir ses achats, installer ses ustensiles et divers plats sur le lieu de travail. Se laver les mains, ouvrir le livre de recettes. Attaquer la recette.

Éplucher, peler, écosser, laver, essuyer, couper, hacher, écraser, ébouillanter, émonder, égoutter, battre, fariner, frire, rouler, ailler, trancher, étaler, saler, sucrer, enfourner, minuter, s'inquiéter, goûter, resaler, saupoudrer, présenter, décorer, apporter, servir, déguster enfin !

Véronique C

SE DÉVERROUILLER

Se lever, déplier son corps, le redresser. Faire craquer les articulations. Ne pas râler, pester, accepter sa vieillesse.

Non ! La refuser ! Ne pas se plaindre, ni trop s'observer. Aller se détendre, s'assouplir, s'étirer, se plier en deux, se déhancher à gauche à droite, s'encourager à continuer, persévérer, se satisfaire, se flatter et s'aimer...

Puis s'arrêter, souffler, boire un coup, se sustenter, sortir et ne pas oublier de vivre.

Marina

NETTOYAGE DE PRINTEMPS

Ne pas se laisser déborder par la première poussée d'herbe drue.

Sortir la tondeuse dès les premiers rayons de soleil persistant.

Tirer, tirer, tirer encore sur la cordelette.

Teuf....teuf....teuf....

Zut, zut et zut.

Sortir la caisse à outils.

Trouver la clef à bougies.

Dévisser la bougie – La nettoyer – La revisser.

Teuf, teuf,teuf,teuf....

Une heure à courir derrière, à transpirer, à suer...

Éviter les arbustes, vider régulièrement le bac, tourner en rond.

Teuf....teuf....teuf....
Merde, panne sèche, pas de chance : juste avant la fin.
Courir avec le bidon à la pompe à essence. Revenir.
Trouver l'entonnoir. Verser.
Teuf, teuf,teuf,teuf....
Bon, continuer la coupe.
Dernier tour de coupe, un tout petit rond.
L'arrêter. La nettoyer. La placer dans la remise.
Et surtout, surtout, boire une bonne bière, fraîche de préférence.
Une Chimay conseillée par Tugdual.
Prendre une douche ré-énergisante.
S'installer sur le relax pour une agréable lecture.

Bryan

CONSULTATION D'ADDICTOLOGIE

Regarder mon agenda
Vérifier l'horaire
Lire le nom du patient
Consulter son dossier
Réfléchir à la problématique
Préparer des supports pédagogiques
Ouvrir la fenêtre de mon bureau
Respirer profondément
L'appeler dans la salle d'attente
L'accueillir, le saluer, lui sourire
L'inviter à s'asseoir
Me présenter
Lui proposer de se présenter à son tour
Lui faire décrire ses attentes
Écouter son histoire de vie, ses joies, ses souffrances
Réfléchir ensemble à ses projets et à des propositions de travail personnel
Imaginer, envisager, choisir, des objectifs à atteindre
S'assurer de son accord
Le déculpabiliser, le valoriser, l'encourager
Se fixer un nouveau rendez-vous
Se dire au revoir
Le raccompagner

Bénédicte L

INTERMÈDE : LIEUX OU L'ON A DORMI

Hommage à Georges Pérec

Georges Pérec est un écrivain français né en 1936, mort en 1982. Parallèlement à ses études de Lettres, Georges Pérec écrit des romans dont le premier à être publié : *Les Choses*. ***Une histoire des années soixante*** obtient le Prix Renaudot en 1965. Membre de l'**Oulipo** à partir de 1967, son écriture se trouve alors marquée par les contraintes formelles typiques de ce courant littéraire comme c'est le cas dans ***La Disparition*** (1969), écrit sans jamais utiliser la lettre "e" (la disparue, donc). En 1978, il obtient le prix Médicis avec ***La Vie mode d'emploi***, un livre culte qui explore les lieux, les recoins obscurs d'un habitat à travers un enchevêtrement de personnages. Reconnu pour sa virtuosité stylistique, Georges Pérec est tout autant un conteur du quotidien et de lui-même comme le montrent son livre fameux *Je me souviens* ou encore *W.* ou le souvenir d'enfance dans lequel il revient sur la mort de ses parents d'origine juive polonaise pendant la guerre.

Un homme qui dort tient en cercle autour de lui le fil des heures, l'ordre des années et des mondes. Il les consulte d'instinct en s'éveillant et y lit en une seconde le point de la terre qu'il occupe, le temps qui s'est écoulé jusqu'à son réveil ; mais leurs rangs peuvent se mêler, se rompre.

Ici on écrit à propos de lits où l'on a dormi.

Les inventaires sont de minuscules fragments de mémoire, mais on risque d'être écrasé par une matière surabondante, un nombre fou de lits.

Donc je propose d'écrire une sélection :

Des lits où l'on a dormi une fois, la chambre. De ce qui tranche avec la vie ordinaire.

Puis d'en sélectionner un :

Parlez de ce lieu, le jour, la nuit, de ce qu'il y a sur les murs, défauts du sol, fissures au plafond, la disposition, les sons, les odeurs, le chauffage, un igloo ou un renforcement dans un immeuble... fiction peut être mais il faut que le lecteur y croit.

MON LIT, MON REFUGE

Je dormais paisiblement dans le bungalow d'un hôtel de luxe. La chambre aussi haute que large, trois fois la surface de mon studio de trente mètres carrés, au milieu un lit aux dimensions démesurées, gigantesques, largement pour quatre, au loin, le vent dans les palmiers faisait claquer leurs palmes, et le bruit des vagues tout près comme une chanson d'enfant venait me bercer. De l'espace, du rêve en veux-tu en voilà.

Deux heures du matin, l'urgence due à la tisane du soir m'obligea à me lever. Je m'assis sur le bord du lit, repérais la porte de la salle d'eau dans l'obscurité, posais les pieds sur le carrelage rafraîchissant et je me dirigeais vers les toilettes. J'avais dans une faible lueur, me posais et me soulageais.

Puis je perçus un grésillement autour de moi. Je définis mal l'endroit exact de cet étrange bruit. Ce n'était pas la clim, il n'y en avait pas dans les toilettes, ce n'était pas le bruit d'une fuite d'eau, ni celui d'un courant d'air sous la porte. Curieuse, intriguée, j'allumais la lumière.

A mes pieds, dans chaque angle de la pièce, au plafond, sur le petit lavabo, sur la serviette, des centaines et des centaines de magnifiques et énormes cafards brillants comme des casseroles de cuivres astiquées me cernaient de toutes parts.

Au secours !!!

Eux, en arrêt sur image, moi tétanisée, vitrifiée, statufiée. On se regarde, on s'observe, on agite les antennes dans tous les sens, je roule des yeux exorbités. Comment rejoindre mon lit ?

Ces insectes avaient profité de la nuit pour prendre possession des lieux et bien me faire comprendre que je ne devais pas y être. Pour ces habitants des tuyauteries c'était l'heure de sortir et moi l'heure de dormir, et comme ça personne ne se voit et tout le monde est content. Ce fut la débandade générale. Ils ont fui paniqués à mon premier mouvement. D'une rapidité inouïe ils sont rentrés chez eux et le temps que je me réfugie sur mon lit comme sur une île protectrice, tout était redevenu vide, silencieux, plus rien ne restait de leur escapade nocturne.

Mais je garderais longtemps après, dans les tiroirs de mes souvenirs les images de cette rencontre.

Et ce lit, cet îlot perdu dans l'immense océan de ma chambre je ne le quittais plus jusqu'au petit matin, me jurant que plus jamais je ne boirais de tisane avant de m'endormir.

Marina

UN LIT

Institution Jeanne- d' Arc Avallon 1^{er} septembre 1963

Dieu sait si j'en ai connu des lits, des petits, des grands, des durs, des mous, des douillets, dans des maisons à la campagne, dans des refuges en montagne, dans des villas au bord de mer, dans des gîtes sur les Chemins de Compostelle, dans des hôpitaux, dans des campings, dans des hôtels étoilés et même dans des palaces mais le lit qui s'impose d'emblée à ma mémoire c'est celui qui m'a été attribué le 1er septembre 1963 jour de mon entrée en pensionnat. Cette année-là, j'ai onze ans.

Un lit en fer gris qui me paraît minuscule dans un immense dortoir sous les combles où sont alignés sur quatre rangées interminables plus de soixante lits recouverts d'un dessus-de-

lit blanc réglementaire et séparés les uns des autres par un petit meuble en bois blanc sur lequel sont posés une cuvette et un broc à eau émaillés.

Dès le premier soir je comprends qu'une vie austère m'attend. D'abord la montée des trois étages en silence total sous la stricte surveillance de deux religieuses. Ensuite toilette avec recommandation de ne pas oublier la petite toilette. Puis prière collective à genoux au pied du lit suivie d'une invocation terrifiante « Jésus, Marie, Joseph, assistez-moi dans ma dernière agonie, Jésus, Marie, Joseph, faites que je meure en paix en votre sainte compagnie ». Déjà si angoissée de nature je me retrouve maintenant confrontée au risque d'une mort nocturne loin de mes parents.

"J'ai passé cette première nuit à pleurer, à tourner, à virer sur un matelas dur comme un tas de pierre et un sommier métallique à ressorts qui n'a cessé de grincer, de couiner" écrirai-je à mes parents, mes oncles, mes tantes, mes cousines... J'avais tant besoin de cracher ma haine contre ce lit et ces bonnes sœurs. Oui, lit et bonnes sœurs je vous ai haïs et je vous hais encore.

Anne-Marie R

UN LIT D'ANTAN

Nous avons loué un appartement pour les vacances ;

A la découverte des lieux, surprise, la tête et le pied de lit était en fer forgé, le sommier métallique était entouré d'une barre de fer rigide ; dès que je m'asseyais plus loin que la barre, je m'enfonçais dans la partie de maille où mon postérieur formait un creux et mes genoux remontaient à la hauteur du menton.

En m'allongeant le matelas très mou entourait mon corps, de plus j'avais un édredon énorme, je disparaissais dessous. Interdit de bouger sinon une mélodie métallique pouvait réveiller la maisonnée.

Le matin pour me redresser et sortir de ce cadre de ferraille, il fallait faire un exercice de relevage, c'était du sport. Heureusement à l'époque j'avais mon poids plume et la souplesse, cet exercice a duré une semaine.

J'ai tout de même dormi sous mon édredon sans bouger et cela m'a laissé un souvenir des lits d'antan.

Mimi, St Jacut de la mer juin 2022

Trempette dans la mer

Sandale si vite engloutie

Plage gourmande



LE LIT DÉLAISSÉ

L'Auberge de Jeunesse de Sète est posée, perchée serait plus juste, tout en haut du Mont St-Clair.

Elle se mérite ! Après avoir crapahuté longtemps sous le soleil sétois, sac sur le dos, je n'aspirais qu'à une chose : une chambre fraîche et un lit. J'y pensais tout au long de mon « ascension » : « une chambre, un lit, de l'eau fraîche, un lit, de l'eau fraîche, une chambre », etc...

Ouf ! J'y suis presque, je traverse la terrasse et sa pergola, encore quelques escaliers, un long couloir...Je me trouve maintenant devant une porte bleue qui s'ouvre sur une petite chambre, bleue elle aussi. Elle m'a plu tout de suite malgré son allure spartiate.

Rien de superflu dans son mobilier : un petit lit bas de 90cm, cadre en bois clair, chevet assorti, armoire peinte du même bleu que les murs et une petite chaise. La fenêtre aux montants de bois bleus s'ouvre sur un panorama extraordinaire, époustouflant : une cascade de toits rouges et de pins parasol d'un vert profond, au loin la Pointe Courte et l'étang de Thau, en face le port, le Môle St Louis blanc et rouge, et jusqu'à l'infini, la toute belle et bleue Méditerranée.

Pour un peu, si ce n'est mon âge, je me prendrai pour la « jeune fille à la fenêtre » de Salvador Dali tant je ne peux me détacher de ce paysage. Malgré tout, j'ai tellement hâte de découvrir la Cité Singulière que j'en oublie le lit tant désiré et je repars !

La fin de la journée venue, je reviens vers mon domaine de nuit. Mes jambes rêvent de repos, mon lit me tend les bras, mais l'attirance vers la lucarne magique est la plus forte. Nouvelle révélation : Sète la nocturne, Sète la douce, mystérieuse, lumineuse, apaisée et apaisante, ressourçante, m'a gardée en contemplation jusque tard dans la nuit.

A nouveau oublié mon lit !

Bénédicte L

NUIT D'ANGOISSE

Février 1972 en Amazonie brésilienne, loin de toute civilisation : un hamac tendu entre deux arbres sur la rive du Rio Mucajai.

D'abord choisir des arbres à la bonne distance pour que le hamac ne ressemble pas à une baignoire sabot. Ensuite, assurer les cordages pour ne pas me retrouver le derrière sur le sol – peut-être habité par une famille de mygales – l'angoisse absolue. Ensuite m'installer dans la couche qui a tout d'une balançoire folle, trouver mon équilibre, écouter les bruits de la jungle – curieusement aucun son animal – trembler au moindre bruissement de branches, de feuilles, de brindilles. Imaginer les colonies de fourmis rouges assaillant les cordages et venant me grignoter vivante.

Avoir chaud, avoir froid, me tourner, me retourner, prudemment, de façon à ne pas me retrouver le derrière dans les mygales.

Avoir l'oreille aux aguets, surtout dans le noir, la nuit tombe tôt en Amazonie.

Partager mes craintes avec Suzanne ma copine sud-africaine à l'origine de ce périple fou. Savoir que dans les hamacs à côté il y a nos deux anges gardiens, nos rameurs, au cas où... Imaginer le pire, ne pas vivre le moment présent, la chance d'être dans cet environnement surprenant, englobant, avec une sensation de faire partie d'une nature puissante, odorante, magique.

M'endormir, tout oublier, me réveiller le lendemain, libérée. Ouf, la première nuit s'est bien passée ! Je n'ai plus rien à craindre.

Mais que diable allait-elle faire dans cette galère, vous demandez-vous peut-être ? J'avais 22 ans j'allais vivre dans une tribu d'indiens, à 11 jours de pirogue à rames de toute habitation. C'était l'aventure ! C'était le bon temps ! Quelle nouvelle aventure pourrai-je aujourd'hui tenter pour retrouver ce sentiment d'exaltation, d'angoisse, d'étrangeté et de liberté ?

Véronique A, St Jacut, 2022

MADAME REÇOIT

Maquillée, pomponnée, perruquée dès le matin... elle sourit, radieuse.

Elle a aménagé sa chambre d'hôpital en élégant salon-salle à manger. A côté d'une fenêtre donnant sur un toit végétalisé - comme un petit bout de campagne à Paris- une bibliothèque bancale, chargée des derniers romans parisiens.

De l'autre côté, un bol en plastique débordant de fruits frais, une assiette en carton où elle a disposé harmonieusement quelques gâteaux secs et une rangée de packs de jus de fruits de toutes sortes.

Au milieu de la pièce, trône le lit médicalisé accueillant la malade, reliée à ses perfusions par une multitude de petits tuyaux. Pour éviter tout effort, elle a confortablement installé autour d'elle tout son nécessaire : une bouteille d'eau, son tricot, des magazines, une tablette et l'indispensable téléphone.

Elle rayonne de plaisir en accueillant ses visiteurs, ravie de passer tout un après-midi avec des amis. Au fond, se dit-elle, elle a plus de visites à l'Institut Curie, en plein Paris, que dans sa maison perdue dans la campagne. Alors elle en profite pour lancer des invitations à tout va.

Bien calée sur ses oreillers, elle parle de l'appartement qu'elle achètera bientôt, de l'Amérique qui l'attend, d'Antibes où elle ira bientôt se reposer et goûter enfin le fameux buffet de l'Éden Roc, ou de Cabourg où nous irons tous ensemble du grand hôtel au casino...

De projet en projet, le temps passe, Madame reçoit et poursuit son chemin de joie et d'espoir, esquivant habilement écueils et nuages.

Martine, Juin 2022

CASTOR ET POLLUX

Nous sommes jumeaux vissés l'un au-dessus de l'autre, reliés par une échelle ombilicale. Jumeau d'en bas fabriqué le premier, est le plus visité son matelas en porte les stigmates. Quand son habituel locataire est absent, on lui jette en pleine face coussins, jouets, sacs, vêtements comme s'il était un vulgaire débarras. Parfois il supporte des corps de passage qui s'allongent pour une sieste enroulés dans la couette, parfois encore chaussés. Réveillés, ils se relèvent sans même le remercier d'une tape amicale. La position basse de mon frère n'a rien d'une sinécure. Ses vertèbres de lattes souffrent de ces charges souvent agitées. Son matelas fatigué de coups de reins, de pieds, s'est déformé. Il se creuse en son centre dans le silence ouaté de sa mousse, scoliose inévitable.

Né le dernier à plus d'un mètre au-dessus de lui, nous sommes reliés par la pensée, fil mystérieux de la gémellité. Ses sensations bonnes ou mauvaises, ses douleurs, je les ressens. Depuis un certain temps il souffre. Le moindre poids fait gémir sa colonne de lattes des numéros 12 à 16 et 20 à 23.

Ma couche elle, pas très accessible limite les visites. Je reçois en général des corps souples et légers qui montent avec plaisir dormir près du plafond, et toucher le plafond c'est un peu toucher le ciel comme dit mon coucheur journalier de trente kilos que je sens à peine et me laisse ferme et plane. Exceptionnellement je reçois des jeunes ronfleurs, des cauchemardeux, des agités. Après quelques ajustements d'oreillers, des retournements de corps à droite, à gauche, voire sur le ventre, ils s'apaisent et s'affaissent dans le sommeil. A cet instant, la sensation d'être utile à l'homme gonfle mes alvéoles matelassières de ravissement. Bref, ma position est agréable et j'en parle peu à mon aîné d'en bas qui m'envie et jalouse mon bien-être. Mais que faire pour l'aider ? Dans la maison le bruit court que l'inversion de nos matelas serait à l'étude...

Véronique C

AH, QUELLES NUITS !

Juxtaposés comme des bagnards sur des bat-flancs
Dans ce refuge archi-complet au pied du mont Blanc.

Superposés en trois rangs dans une auberge compostellane
Comme le sont sur leur tige les fleurs de jaune gentiane.

Dans un lit ancien à baldaquin, serrés à deux amoureux,
Étendu sur du foin engrangé comme le faisaient nos aïeux.

Allongé sur trois ou quatre chaises côte-à-côte alignées,
Comprimé dans une minuscule alcôve comme dans un panier.

Couché sur un rudimentaire pneumatique matelas
Qui au matin se retrouve complètement à plat.

Avec un ami dans un lit double pour dépanner
Sans aucun attrait de ma part pour l'homosexualité.

En travers dans un king size à Miami, de passage pour une nuit,
Courbé en banane dans un hamac suspendu sous un abri fortuit.

Par terre reposant à la dure sur un mince tapis de sol,
Mais de toutes ces nuits vécues, je ne tire aucune gloriole.

Grand Dieu, tout cela s'est passé du temps de ma jeune forme
Et j'apprécie trop à présent mon matelas à mémoire de forme.

Certes, je rêve encore d'aller voir danser les vahinés à Tahiti,
Mais je m'inquiète d'avoir à dormir sur des paillasses en guise de lit.

Bryan

Mollets rougissants

Souvenir des îles lointaines

Baiser du soleil



LOGORALLYE ET INCIPIT

LOGORALLYE :

Jeu d'écriture sous contrainte d'inspiration oulipienne consistant à construire un texte en intégrant une série de mots choisis préalablement.

Pour l'OULIPO (l'Ouvroir de Littérature POtentielle, Fondateur Raymond Queneau avec le mathématicien François Le Lionnais) : On écrit un texte (récit ou poème) dans lequel apparaissent obligatoirement, dans un ordre choisi à l'avance, une série de mots.

Dans « Exercices de style », **Raymond Queneau** (1903 - 1976) en écrivit un avec les mots suivants à caser dans l'ordre:

'dot', 'baïonnette', 'ennemi', 'chapelle', 'atmosphère', 'Bastille', 'correspondance'.

Le voici :

Un jour, je me trouvais sur la plate-forme d'un autobus qui devait sans doute faire partie de la **dot** de la fille de M. Mariage, qui présida aux destinées de la T.C.R.P. Il y avait là un jeune homme assez ridicule, non parce qu'il ne portait pas de **baïonnette**, mais parce qu'il... avait l'air d'en porter une tout en n'en portant pas. Tout d'un coup ce jeune homme s'attaque à son **ennemi** : un monsieur placé derrière lui. Il l'accuse notamment de ne pas se comporter aussi poliment que dans une **chapelle**. Ayant ainsi tendu l'**atmosphère**, le foutriquet va s'asseoir.

Deux heures plus tard, je le rencontre à deux ou trois kilomètres de la **bastille** avec un camarade qui lui conseillait de faire ajouter un bouton à son pardessus, avis qu'il aurait très bien pu lui donner par **correspondance**

INCIPIIT

Le nom **incipit** (du verbe latin *incipere* : « commencer », désigne les premiers mots d'une œuvre musicale chantée ou d'un texte littéraire (dans ce dernier cas, la notion d'incipit peut s'étendre aux premiers paragraphes); il s'agit donc du début d'un texte, qui peut être religieux ou non, chanté ou non. Il peut notamment servir à identifier par ses premiers mots ou son premier vers un poème qui n'a pas de titre.

.....

J'AI UNE IDÉE

J'ai une idée, on pourrait aller au Marché St-Pierre !

Ma fille m'a justement demandé de lui coudre une robe pour le jour de ses 30 ans. Au début j'ai cru que c'était des carabistouilles. Comment, tu ne sais pas ce que ça veut dire ? Mais saperlipopette, tu ne te souviens pas de toutes celles que Grand-Père, l'air goguenard, aimait raconter le soir à la veillée ?

Bon, pour en revenir à la robe, ma fille m'a montré le modèle, mais ici, je n'ai trouvé ni la couleur, si particulière, ni la matière du tissu dont elle rêve.

Qu'en dis-tu ? Ce serait une formidable journée.

Nous pourrions prendre le train de bon matin à la gare des Amandiers, nous offrir un thé et de la brioche parfumée en arrivant à Paris au bar des Trois Eucalyptus, puis faire un premier repérage au marché St-Pierre.

Pour le déjeuner je te propose le fameux bistrot des Aristoloches, ses spécialités ariégeoises sont très réputées.

Après les péchés de gourmandise, nous retournerons au marché faire des « péchés d'envie » ... Quel bonheur ce sera de découvrir toutes ces étoffes, quel régal pour les yeux ces couleurs chatoyantes, et que dire du charabia des marchands dans ce royaume des tissus ! Allez, ne perdons pas de temps, car je ne peux pas envisager, même une seule seconde, de rentrer à la maison sans le précieux rouleau de soie topaze.

Bénédicte L

LA CHAMBRE

- J'ai une idée, Tugdual. On pourrait faire une blague salée à ce petit con de Jean-Eudes. Il l'a bien cherché après la carabistouille qu'il nous a fait le week-end de la Pentecôte au séminaire de Saint-Jacut-de-la-Mer. Tu n'y étais pas, mais sache qu'il nous en a joué une de première.
- Ah bon ! Qu'est-ce-qu'il vous a fait ?
- Il nous a fait croire avec son air goguenard habituel qu'il avait certainement chopé le virus du Covid. Il toussait exprès. Puis il n'était plus très sûr. Je te passe son charabia habituel. Les pharmacies étant fermées dès le samedi soir, pas de test Covid possible. Tout le monde tremblait. Résultat, il s'est retrouvé seul dans la suite du père abbé, avec salon grand confort et chapelle privée. Et nous en chambrées de six. Bonjour les ronflements ! Alors pour le pont du 14 juillet à Quiberon, je propose qu'on ne lui réserve pas de chambre. Lorsqu'il arrivera, je m'excuserai en lui disant que je ne savais plus exactement combien on était, avec ceux qui sont guéris du Covid et ceux qui viennent juste de l'attraper...
- Saperlipopette, tu le connais mal l'aristoloche ! Il va mal le le prendre, faire un scandale, nous ruiner le week-end.
- Hein ! Lui, faire un scandale ! Mais je vais me charger de lui rappeler qu'il était lui-même plus ou moins covidé à la Pentecôte. Alors il aura intérêt à la mettre en veilleuse. Il ne va tout de même pas se mettre à mendier une chambre individuelle. De toutes façons, il n'y en aura plus.
- Mais alors, où va-t-il dormir ? À la belle étoile sous les eucalyptus ? C'est pas son genre.
- Rassure-toi, j'ai un pote qui bosse dans l'hôtel de balnéothérapie où nous descendons. Ils ont toujours un lit de camp qu'ils déplient dans la lingerie pour le cas il y aurait un employé supplémentaire à loger.
- Alors là, Bryan, bravo ! Si ça marche, je te décerne le diplôme du roi de la bonne blague.

Bryan

COURS D'ASTRONOMIE

J'ai une idée, on pourrait aller voir les étoiles, qu'en pensez-vous les jeunes? La nuit est calme, sans lune c'est le moment d'en profiter. On y va, sans faire de bruit, on se positionne sur ce muret et chacun nommera l'étoile qu'il a repérée.

- Carabistouille ! Il y en a tellement, je ne suis pas assez calé pour en reconnaître une seule.
- Saperlipopette ! Tu nous en demandes trop.

- Mais enfin, à quoi ça sert que je vous initie à l'astronomie si vous n'êtes même pas capable de regarder en l'air ?
- Hein ? J'ai pas compris, qu'est-ce qui faut faire ?
- Regarder en l'air ! Et ne prends pas ton air goguenard, ça m'énerve ! Bon, et toi là-bas viens ici, tu ne peux rien voir sous l'amandier.
- Non madame, c'est un eucalyptus.
- «Je sens que ma patience fléchit.» On reprend : juste au-dessus de nous l'immense traînée de la voie lactée, à votre gauche, la Grande Ourse ou le chariot que l'on appelle également la casserole.
- Qu'est-ce qu'elle a dit « l'aristoloche ? »
- Non ! La casserole. Ça ne va plus, je craque. Je ne fais pas un cours de botanique, mais d'astronomie on ne mélange pas ! Alors votre charabia, je vous le laisse et je rentre me coucher. Bonsoir !

Marina

LA GRANDE MIGRATION DES MOULES

J'ai une idée dit ma sœur Violette, on pourrait aller ailleurs, découvrir l'anse d'à côté, ou celle d'en face, près des Ebihens.

- Bonne idée répondit ma mère ! l'eau a un goût acide ici j'ai entendu dire que les pesticides n'y étaient pas pour rien. Mais ce sont peut-être encore des **carabistouilles** de journalistes véreux.
- **Saperlipopette** ! ajouta mon père, je suis d'accord avec toi Violette, il faut que nous changions d'eau. Ton petit frère est tout maigre, ses valves n'ont plus de couleur, il faut émigrer ! Et tous les enfants doivent participer **hein** !

Le père se tourna **goguenard** vers ses enfants pour s'assurer qu'ils avaient bien compris à quelle sauce ils allaient être mangés :

- Nous devons rester bien accrochés les uns aux autres pour arriver à arracher nos bouchots du sable. Vous verrez mes enfants ce sera difficile, certains bouchots sont en bois très résistant comme l'**amandier** et il sera très dur de les extraire. Mais le bois d'**eucalyptus** est un peu plus tendre et il est parfumé. Cela vous donnera une petite saveur originale chez Léon de Bruxelles. Les plus petits s'occuperont de ces bouchots-là, votre mère et moi transporterons les naissains. Vous aurez tous droit à double ration d'**aristoloches**.

- Mais qu'est-ce que c'est que tout ce **charabia** dit ma mère en soupirant. Comment veux-tu que ces pauvres enfants sachent ce que c'est qu'une aristoloche ! Mais tu as raison, il faut partir. Lève-toi et marche, tu nous indiqueras le chemin.

C'est ainsi que commença la lente migration des moules d'un bassin à l'autre. L'exode dura longtemps, les moules, qui n'ont qu'un seul pied, ne se déplacent pas rapidement.

Lorsque je revins à St Jacut, les bouchots de la côte est avaient disparu et ils étaient maintenant installés de l'autre côté de l'île.

Martin (frère de Violette) juin 2022

VIENS SEULE, JE T'ATTENDS

Il m'a dit " viens seule je t'attends ". Non, je ne rêvais pas, ces mots m'étaient bien destinés.

A cette époque je travaillais depuis une quinzaine d'années dans l'entreprise et depuis quelque temps j'avais de plus en plus plaisir à me retrouver à la pause-café avec notre DRH, beau gosse, petite cinquantaine, doté d'un sens de l'humour inégalable. Au fil de nos rencontres, nos apartés s'intensifiaient et arriva le jour où nous engageâmes une conversation sur les Chemins de Compostelle, un sujet intarissable ; aussi quand le beau gosse me demanda à voix feutrée si je serais disponible pour continuer cet échange hors contexte professionnel, j'acceptai sans hésitation. Nous nous mîmes d'accord pour le surlendemain, jeudi 26 octobre. Date tombant à pic pour moi, jour de mes quarante ans et le mari parti le matin même en mission professionnelle pour le Mozambique. Quant au lieu il me sera communiqué par SMS en temps voulu.

Veille au soir écoute d'une musique douce et tisane à la camomille afin d'éviter l'insomnie et d'être au meilleur de ma forme .

Le jour J le SMS promis arrive "Viens seule, je t'attends pour 20 heures au restau *Le temps suspendu* rue des favorites". Des petits papillons dans le ventre s'agitent, s'agitent. J'enfile ma robe la plus attrayante. Quelques petites touches de maquillage, une légère brume de parfum, un petit bain de bouche rapide pour une haleine fraîche et un dernier coup d'œil dans le miroir pour m'assurer que le brushing du matin est toujours impeccable.

Et me voilà légère et court vêtue prête à saisir les clés de ma voiture quand des coups de sonnette se font entendre d'abord légers puis de plus en plus insistants. Panique ! Je vais être en retard. Que faire ? Les coups de sonnette redoublent. Se mettent à fuser de nombreux *Happy birthday to you*. Je crois rêver et scrute à travers les fentes d'un volet et qui vois je ? Le mari entouré de famille et amis. Oh ! Le traître ! Il a prétexté une mission au Mozambique pour m'organiser un anniversaire surprise...

Des décennies plus tard je ne sais toujours pas s'il me fallait en rire ou en pleurer...

Anne-Marie R

Froid de l'océan
Raffermit les mamelons
Figure de proue

VIENS SEULE JE T'ATTENDS...

Quelle invitation énigmatique !

Dans la soirée, un autre message me parvient, encore plus mystérieux : « Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne, je partirai. »

Je suis toute saisie à la lecture de ces tristes lignes d'un père à sa fille disparue. Je reste dubitative quant à la nature de ce rendez-vous. J'ai peur, je m'inquiète, quel sens donner à ces mots ?

Un peu plus tard, un troisième message arrive sur l'écran de mon téléphone : « Retrouve-moi demain à 10h 24 à St-Pardon »

Cette fois-ci, enfin, je comprends.

Je me souviens que mon père me racontait qu'enfant, ses parents l'emmenaient chaque année voir « La Vague » qui remontait le fleuve avec puissance. Ce mystérieux phénomène m'a longtemps fascinée, il le savait.

Maintenant, sur la Seine, les aménagements des hommes ont dompté « la Vague » ; elle a perdu de sa fougue et ne fait plus chavirer les barques des jeunes femmes fraîchement mariées.

C'est donc à St-Pardon que nous irons ensemble, admirer le Mascaret sur la Dordogne.

Bénédicte L

TROISIÈME ÉTAGE

Il m'a dit, viens seule je t'attends, et il était sorti de l'ascenseur. L'apostrophe directe, jetée au visage comme une gifle ne m'avait pas fait mal, elle m'avait interloquée. Muette, j'avais regardé partir ce grand type brun, la quarantaine, les yeux cernés. Être interpellée comme une pute croisée sur un trottoir me laissait sans voix. Y avait-il eu attirance irréprouvable qui l'avait électrisé comme la foudre et aurais-je dû y répondre ? S'offrir à un homme avec qui on a partagé quelques minutes dans l'ascenseur du premier au troisième étage de la tour Shell était un peu rapide pour moi. Était-ce un obsédé sexuel qui assurait sa journée de saillies en proposant des rendez-vous à toutes les femmes qu'il croisait ? Était-ce un potentat gonflé de pétrodollars qui achetait une Maserati, un tapis persan, une toile de Picasso et la vendeuse en prime en claquant du doigt ? Était-ce sa façon d'aborder sans détour les femmes qui lui plaisait ?

Manière brutale qui m'avait néanmoins bousculée. Au fond de moi la question se posait : fallait-il oser l'aventure ?

Faire la pute est un métier que l'on apprend jeune, parfois sur un tas de foin à côté d'une portée de chats qui dort paisiblement. Relations sans palabre, sans roucoulade, sans jeu de mots, de regards, de mains préalable pour engager une partie de poker amoureux avec revanche si possible. Mon émir exigeant pensait-il que j'allais obtempérer comme son secrétaire, sa seconde épouse, ou sa masseuse ? Ou bien m'avait-il vraiment prise pour une prostituée chic, de celle que certains hommes dans leur grand bureau, commandent par internet au même titre qu'un bento à consommer entre 13 et 14 heures ? Il était 16h30 quand il m'avait dit de venir seule, donc je rentrais dans la catégorie des en-cas, genre petite faim ou fringale de fin d'après-midi à combler rapidement. Comblé rapidement... C'était décevant pour moi, femme sentimentale. Cela dit, cette invitation balancée sans manière avec son odeur d'interdit était excitante. Dans mon corps d'imperceptibles signaux passaient au vert. 16h 50, il m'attendait peut-être encore. Dans mon oreille j'entendais le petit accent chuintant sur le s de seule.

Dixième étage. Je me sens prête à redescendre. Un coup d'œil dans le miroir de l'ascenseur. Pas mal, pas mal avec ma nouvelle coupe de cheveux et ma robe rouge cerise au décolleté bateau.

Huitième étage. Viens seule, je t'attends avait-il dit... Mais où m'attendait-il ?

Septième étage. Y avait-il dans cette tour aux mille bureaux un lieu cosy aux lumières tamisées pour rencontres improbables ?

Sixième étage. Quelle gourde de ne pas avoir répondu, où le retrouver ?

Cinquième étage. Sortir au troisième étage, demander à quelqu'un où se trouve le bureau d'un homme brun, d'une quarantaine d'années plutôt grand, les yeux cernés ?

Quatrième étage. Cette histoire est ridicule.

Deuxième étage. Ça y est, passage de la tentation passé.

Rez-de chaussée. Putain, j'ai peut-être raté le moment inoubliable de ma vie.

Véronique C

Il y a des objets dont on ne se sépare pas... jamais...

LA GUIRLANDE

Je pars un jour, je pars quinze jours, le contenu de mon sac est le même : beaucoup d'objets, souvent trop me dit-on. Je le constate moi-même en chemin.

Combien de fois ai-je rêvé d'être Mary Poppins ou Merlin l'Enchanteur, pour d'un coup de baguette magique, miniaturiser et emporter toute ma maison dans une petite sacoche !

L'un de ces objets est invariablement présent : tout petit, discret, précieux, fidèle, d'aucune utilité logistique, et pourtant...

Il m'a été offert par une jeune femme mexicaine. Lorsque je l'ai rencontrée, elle venait de s'installer en France. Dynamique, sportive, toujours en déplacement professionnel dans le monde entier (c'était « avant », bien avant le confinement), elle a éprouvé soudain le besoin de « se poser ».

Je l'avais alors invitée à partager nos séances de yoga et de méditation.

Elle y adhéra de tout son être, fit une pause professionnelle et partit en Inde dans un Ashram. A son retour elle m'offrit un bijou tibétain : un bracelet MALA. Je fus infiniment touchée par son geste.

Mala : en sanskrit, cela signifie guirlande. Je trouve ce mot joyeux, comme Paola, synonyme de fête. C'est un cercle fait de petites boules de bois clair. Il me parle de l'Inde, de spiritualité, de nos méditations partagées.

Ce bracelet symbolise pour moi la puissance et la richesse de la rencontre, la douceur et la fraternité.

Depuis, il ne me quitte plus.

Bénédicte L

MON TIRE-JUS

Depuis mon plus jeune âge, je l'utilise toujours
Roulé en boule, tapi dans le fond de ma poche.
Il est là, bien au chaud, amarré comme huître sur roche,
Je le caresse de mes doigts, il est mon bonheur-du-jour.

La nuit venue, il me rassure dans la pénombre,
Posté sur mon chevet, immobile comme caméléon.
Il peut alors se détendre de tout son long
Et faire sécher les morves qui l'encombrent.

Il peut être simplement en coton, sans fanfreluche,
Blanc ou chamarré, brodé par ma grand-mère aimée
Ou acheté au hasard d'un camelot sur un marché,
Pourvu qu'il soit assez grand pour mes larges paluches.

Ah, ne me parlez pas de ces machins de mouchoir-papiers
Qui s'envolent au vent quand vous tentez de les déployer,
Se déchirent pour un souffle un tant soit peu puissant
Et vous laissent tout pantois, les doigts tout gluants !

Pensez donc, quand par un malhabile coup trop fort
Une coupure inopinée vient meurtrir mon propre corps,
Il joue aussitôt le bon samaritain, ne me laisse pas choir,
Il s'empresse de tamponner la plaie, ce brave mouchoir.

Certes, je comprends, vous avez du mal à me croire
Mais je vous assure, si je marche la poche vide,
Je ressens un manque, je suis tout bizarroïde
Et il me faut absolument en retrouver un dare-dare.

Quand enfin sera terminée ma dernière agonie
Je veux qu'on m'enterre avec mon plus beau tire-jus
Et cette épitaphe« Ici gît Bryan de La Rillie qui toute sa vie
S'est battu pour l'usage traditionnel du mouchoir tissu ».

Bryan

LA PHOTO

- Cette photo, c'est toi qui l'avais prise au musée «Trucmuch» de Dakar quand nous sommes allés au Sénégal.
- Ca fait plus de vingt ans maintenant, il ne me reste pas beaucoup de souvenirs.
- Mais si, voyons, regarde de plus près. C'est un vélo chargé de paniers genre nasses pour pêcher des crustacés. Ça ne te rappelle rien? Là-bas ils les livraient comme ça sur les plages, tous accrochés les uns aux autres, des dizaines sur un unique vélo.
- Oui je m'en souviens à présent, c'était énorme, ils étaient joliment tressés, du beau travail de vannerie. – Enfin tu t'en souviens. Un matin nous étions allés sur la plage regarder le départ des immenses barques décorées de couleurs éclatantes, toutes aussi belles les unes que les autres, des dizaines d'hommes les poussaient vers le rivage à la force de leur bras. Et il y avait ce marchand ambulancier circulant sur un vélo chargé à mort et disparaissant entièrement sous ses paniers. Ce même vélo que sur la photo, on aurait dit une énorme bête préhistorique

hérissée de pics en osier. Quel beau voyage, nous étions jeunes, en forme, les enfants étaient petits et ils avaient adoré ce pays. A midi on avait mangé un plat de poissons très épicé avec des bananes plantain en légumes. Les garçons les avaient dévorés, la patronne du restaurant les avaient félicités d'avoir fini leur assiette entièrement. C'était bon ! Les gens étaient si accueillants. Le soir au retour de la pêche il y avait une telle foule pour tirer les bateaux sur le sable et aidé à décharger le poisson. Inoubliable séjour. Je repartirai bien là-bas mais avec le progrès les pêcheurs ont ajouté un moteur à l'arrière de leur barque et le marchand de panier a troqué son vélo contre une camionnette.

- Alors il ne nous reste plus que cette photo pour nous évader sans fatigue. Et bien regardons la ensemble.

Marina

INSTANTS PRÉSENTS

Et bien nous y voilà ! Me voici accroché à nouveau sur la bretelle de son sac à dos. Je rivalise avec son carnet de voyage. Dieu sait si elle a vérifié maintes fois, refait l'inventaire de tous ses objets emportés, histoire de ne rien oublier. Même le support où je suis bien installé, afin de ne pas tomber quand elle retire de son cou la sangle qui nous relie elle et moi.

Voici bientôt un an qu'elle m'a apprivoisé avec parfois des râleries quand elle se heurte à mes fonctionnalités.

Soyons francs : son côté perfectionniste l'amène à être plutôt bienveillante et minutieuse à mon égard. Je la suis partout. Elle préférerait oublier son chapeau plutôt que moi. Je suis son troisième œil ! Mon capteur saisi tous les moments de ses aventures. Je suis devenu la mémoire vivante de ses voyages, de ses rencontres. Comme elle, j'ai des origines étrangères. Je suis née au Japon, petit et de couleur noir. Je suis léger et le poids du sac est important pour elle. Mon diaphragme qui me sert de pupille va de nouveau s'ouvrir et se refermer aux aléas de la luminosité et du soleil. Je suis indispensable à ses yeux. Mon œil et les siens ne s'accordent pas quand elle porte ses lunettes de soleil. Moi je vois tout. Elle plus rien sur mon écran. Et c'est là qu'elle peste. Elle retire alors ses lunettes et nous sommes à nouveau reliés l'un à l'autre. Elle déclenche et ma pupille s'ouvre. Je m'appelle SONY RX 100, l'appareil photo de sa vie qui mémorise toutes les beautés des instants présents.

Catherine C. de Poitiers

L'OBJET A NE SURTOUT PAS OUBLIER

L'objet à ne surtout pas oublier, pour moi je dirais même Les objets: un carnet et un crayon. Je suis carnettiste sur les chemins.

Donc un crayon graphite noir, pas trop gras, pas trop sec un passe partout, pour moi c'est un HB.

Pour le carnet il y a le choix de différents formats, carré, à l'italienne pour les panoramiques, à la française pour les verticales, en leporello, façon accordéon ; les faits main, fabrication perso. Le tout suffisamment épais pour supporter par la suite la mise en couleur à l'aquarelle, avec papier absorbant l'eau et qui ne gondole pas.

Le carnet ne doit pas être trop grand pour qu'il soit pratique à utiliser et à transporter, en 10x15 on peut le mettre dans la poche, en voyage à mon avis il ne faut pas dépasser le A4, 21x29,7. Il lui faut aussi une couverture assez rigide pour servir de support.

Voilà ce que j'ai toujours sur moi..!

Tugdual, 14 juin 2022

ENVIES DE MEURTRE ?

J'en ai dans toutes les pièces de la maison, des grands, des petits, dans des étuis, ou posés nus sur ma table de nuit. Si je quitte mon domicile sans en avoir dans mon sac, je m'inquiète d'en avoir besoin, encore plus en voyage !

Quelques jours sans cet objet, quelle angoisse ! Celui que je trimbale actuellement dans mon sac vient de mon père. Je l'ai toujours connu sur la tablette de son lavabo, puis sur la coiffeuse de ma mère. Elle me l'a donné longtemps après sa mort et je le garde précieusement, surtout que j'ai déjà été amputée deux fois d'un objet de ce genre, une fois lors d'un voyage en Serbie, l'autre fois lors d'un passage aux rayons X au palais de justice de Paris. En deuil de cet objet, j'ai mis longtemps à digérer ce que je considérais comme une injustice, une aberration même, comme si j'allais, avec ce malheureux petit instrument, attenter par hasard aux jours d'un quidam que j'aurais, pour d'obscures raisons, choisi d'occire.

Ai-je une tête d'assassin pour qu'on me traite de la sorte ?

Toujours est-il que je conserve jalousement ce trésor dans mon sac comme si ma vie en dépendait.

À quoi sert-il ? Principalement à remettre un ongle d'équerre quand, d'aventure, il accroche un de mes bas ou tire un fil de mon foulard.

Peut-être devrais-je explorer les méandres de mon inconscient ? Qui en effet ai-je envie de découper en morceaux pour avoir ainsi, dans chaque pièce de ma maison, une paire de ciseaux ?

Véronique A, St Jacut, 2022

L'OBJET DONT ON NE PEUT SE PASSER

Carré ou rectangulaire, souple ou vaporeux, en coton en voile ou en soie, uni ou bariolé, plié en deux en trois en quatre ou chiffonné, dans un sac, une poche, une valise, foulard je t'emmène partout pour un jour, un mois, une heure. Transformable en bandeau, en coiffe, en ceinture, en bande, en tapis, en étendard, en drapeau, foulard universel tu m'es indispensable.

Véronique C

.....



QUESTIONS AVEC ET SANS RÉPONSE

J'ai collé mon oreille au tronc de l'arbre et je n'ai entendu que silence, alors j'ai attendu...
J'ai collé mon oreille à la terre et elle m'a dit d'attendre encore, que l'arbre me répondrait un jour ou l'autre.

J'ai collé mon oreille à la bouche de mon amie et je n'ai rien compris.
Que c'est difficile de lire sur des lèvres qui bougent à peine.

J'ai collé mon oreille à mon joli cahier d'écriture.
Il m'a dit en soupirant : mais qu'est-ce que tu racontes ?

J'ai collé mon oreille à la coquille du bulot et j'ai entendu le bruit du batteur dans le bol de mayonnaise.

Martine – juin 2022

LE COQUILLAGE

L'autre jour j'ai mis un coquillage à mon oreille. Tout d'un coup, j'ai entendu le cri d'une sirène, un appel au secours ! Surpris, j'ai éloigné le coquillage de mon oreille, cela n'était pas possible... une sirène dans un coquillage! Mais curieux, je l'ai remis à l'oreille, la sirène était toujours là qui criait de plus belle, un cri strident, qui me demandait de venir la sauver.



Quand j'étais jeune on m'avait dit que l'on entendait la mer au creux d'un coquillage, mais une sirène et comment aller la secourir dans ce minuscule coquillage trouvé à St Jacut de la Mer? Je me posais la question quand d'un seul coup je me suis réveillé.

Tugdual -15 juin 2022

LE COQUILLAGE ET LA MER

Entendre la mer dans un coquillage, comment est-ce possible ?

D'un point de vue anatomique, oreille et coquillage se ressemblent un peu. Chacun possède un conduit. A l'école on nous apprend que l'oreille a un conduit qui se termine par un tympan, des osselets servant de caisse de résonance afin de filtrer les sons. Pour le coquillage, je n'en sais rien. J'ai fait des études médicales moi, pas des études de conchiliquelqu'chose !!
Alors en cette fin de journée devant une tisane au thym, je flanche.

Entendre la mer : Est-ce mon inconscient qui parle à l'idée de la voir, de l'entendre, de la toucher, de m'y tremper ? Y-a-t-il vraiment un raisonnement clinique ? scientifique ? mathématique ? anatomique ? physiologique ? Je ne peux appeler mon joker, ma prof de physique chimie qui m'expliquerait la vitesse du son. Je donne ma langue au chat. La mer je la verrai et la toucherai demain. Je m'y baignerai. Pour l'heure, je me refuse de demander à Google !

Catherine C.

LES FOUS

Dans un parc, par une belle journée de printemps deux personnes sont assises côte à côte sur un banc, un troisième à quelques mètres d'eux, par terre.

- T'as vu, il a mis sa chaussure à l'oreille

- Et alors, il fait ce qu'il veut

- Mais qu'est-ce qu'il écoute ?

- Je crois qu'il est branché sur la fréquence « radio trouée »

- Ah ! ça expliquerait ses pertes de mémoires

- Moi, comme d'habitude, je préfère écouter ma tasse à café

- Vraiment, tu écoutes quoi ?

- « Radio frappée », mais comme ma tasse est un peu fêlée le son est parfois trop fort et m'empêche de dormir.

- J'connais pas, moi je reste fidèle à mon coquillage

- Alors, tu entends la mer ?

- Ben non ! T'es toc-toc, ça existe pas. Non, j'écoute « radio paumée ». Le docteur m'a également conseillé la fréquence « radio naufragée ». Il a ajouté que le mot me convenait parfaitement.

- Ah ! C'est fou, il m'a dit la même chose et à l'autre aussi par terre. Du coup, on va se retrouver tous les trois sur une île, naufragés... et là-bas on pourra se débrancher sans gêner personne.

Marina

À marée basse
Coquillages et crustacés
Dansent ensemble



LA VIERGE COQUINE

Ce matin, sur l'étape du jour entre Saint-Côme-d'Olt et Estaing, je pars comme à l'accoutumée, de bonne heure et de bonne humeur, prêt à découvrir l'instant présent qui s'offre à moi à chaque détour du chemin, à le graver dans mes méninges, à lui faire dégorger un bon présage. Tiens, une petite chapelle, une comme on en rencontre de temps à autre. Une simple bâtisse guère plus haute que les maisons du coin, les mêmes pierres de taille, juste un Christ grossièrement sculpté sur le tympan au-dessus d'une porte simple battant en chêne délavé par les fouettements de la pluie, le tout couronné d'un petit clocher pas plus haut qu'une cheminée de four banal. J'entre par curiosité. Le chœur est très simple : un autel fait de trois grosses dalles posées comme celles d'un dolmen, un vase dessus avec quelques fleurs séchées, une croix fixée sur le mur de l'abside en cul de four.

Je m'apprête à ressortir quand je découvre dans une petite niche latérale une Vierge à l'Enfant sculptée dans du grès clair et granuleux. Le drapé de sa robe est finement réalisé, l'enfant Jésus qu'elle porte dans ses bras est emmaillotté serré dans des langes et a l'air de brailler fort, ce qui n'est pas banal.

Mais ce qui attire mon attention, ce sont les yeux de la Madone, pupilles levées en coin, semblant me regarder entre deux joues potelées à fossettes saillantes. Tout cela lui donne un regard coquin. L'expression de son visage est pour le moins joyeuse, peut-être même un peu délurée. Une vierge coquine, ce n'est pas possible ! Cela n'a jamais été relevé dans les sculptures religieuses.

Je la détaille à nouveau. Son regard est-il coquin ou gêné ? Voilà, j'y suis. Le fin piquetage des pommettes sur ses joues indique qu'elle est embarrassée. C'est ça, elle veut me dire : « Pouvez-vous sortir gentil pèlerin, il faut que je donne le sein à mon bébé ? »

Je m'éclipse alors sur la pointe des pieds en lui en murmurant : « Que cette divine tétée grand bien fasse à votre petit Jésus ! »

Bryan

CHOSSES DE LA VIE : une journée au bureau de vote

Chose attendrissante : les petits chérubins qu'on soulève au-dessus de l'urne afin qu'ils puissent y glisser l'enveloppe du vote de leur père ou de leur mère. A voté.

Chose triste : une personne âgée qui avance doucement, péniblement vers la table de décharge, prend avec grande difficulté enveloppe et bulletins, continue courbée en deux s'appuyant sur une cane ou un bras familial vers l'isoloir, difficilement glisse un bulletin dans l'enveloppe, accède enfin à l'urne salvatrice, les autres personnes s'étant écartées par respect sur son passage, griffonne d'une main tremblotante un semblant de signature.

Autre chose triste : une personne qui avec un regard gentil mais aussi un peu hagard vous déclare : « Je ne sais pas ce que le viens faire ici » et devant votre réponse : « Vous allez voter, Monsieur », vous répond : « Ah bon ! Dites-moi ce qu'il faut que je fasse... »

Chose surprenante : une personne qui arrive sans savoir du tout pour qui elle va voter. Elle passe, repasse de longues minutes devant la table de décharge où sont posés les différents bulletins. Que se passe-t-il dans sa tête ? Quel choix vient à l'emporter à la dernière minute ? Peut-être le bulletin du parti Pirate parce que hier soir elle a revu le film « Pirate des Caraïbes ». Mystère...

Chose gentille très souvent entendue : « Merci beaucoup de votre dévouement pour tenir ce bureau de vote ».

Chose à considérer : avec seize scrutateurs répartis en quatre tables de dépouillement, selon un protocole bien précis, le premier ouvre l'enveloppe, le deuxième annonce le nom du candidat et les deux derniers cochent deux feuilles de dépouillement, huit cents bulletins sont traités en une heure. Est-il alors opportun de passer au vote électronique où personne ne maîtrise les rouages internes de la machine, pas même le programmeur lorsqu'un vilain virus inconnu s'y introduit ?

Bryan

D'après les réflexions d'une dame japonaise en l'an 1000

Choses qui donnent faim :

Les couleurs brillantes des tomates, des aubergines et des poivrons.

L'odeur de brioche du matin en passant devant le boulanger.

La lecture d'une recette de cuisine à l'heure du petit creux de la journée.

Choses dont on n'a aucun regret :

Jeter les éponges à vaisselle encrassées.

Envoyer balader un type grossier.

Avoir vendu l'argenterie familiale.

Choses désolantes :

Voir dépérir une plante sans savoir la soigner.

Ne plus pouvoir danser le rock'n roll.

Voir des mégots et des papiers gras dans la verdure.

Choses qui laissent un bon souvenir :

Le sourire d'un bébé croisé dans la rue un jour de tristesse.

Revoir ses vieux amis et rire encore de nos veilles blagues.
Sortir de chez le coiffeur coiffer comme on le veut.

Véronique C

ÉTÉ 1976

Station Nation. S'engouffrer dans le métro est un soulagement tant la canicule nous assaille dans les rues de la ville. Je monte dans la première rame et choisis un strapontin. Mon regard se pose sur un homme assis, de dos. J'aperçois le haut de son dos, le col de sa chemise verte à carreaux, la naissance du cou zébré de rides, la chevelure brune.

Impossible de quitter des yeux ce cou cuivré sculpté par le temps, le soleil et le travail. Un cou qui parle, qui pleure, qui hurle dans le bruit de ferraille du métro. Toute une géographie, si lointaine et pourtant si proche.

Je les connais ces rides...

L'homme rentre-t-il chez lui ? D'où vient-il ? Que fut sa vie ? Il m'embarque aux confins du djebel et de la casbah. Souffle le vent, brûle le soleil. Colonisation, exil... Vers quelle musique désespérée m'emporte-t-il ?

Vers quel silence ?

Je les connais ces rides...

Elles se confondent avec les tiennes – toi –, mon père, mort il y a dix ans, à l'aube de mes 16 ans.

Rue des Boulets, Charonne, et puis voici Voltaire ! Impuissante et accablée, je m'arrache à ce voyage où un étranger – dont j'ai senti le cœur sans croiser le regard – m'a bouleversée.

Je les connais ces rides...

Annie N

Réveil matinal
Les mouettes planent sur les flots
Dans l'espace bleu



Couleurs, souvenirs..!

Quartier des tanneries à Fès, Maroc, une odeur pestilentielle nous arrive aux naseaux mais des couleurs qui me font penser à ma boîte d'aquarelle, avec ces rouges, ces marrons et ces verts qui pourraient servir pour une petite peinture, odeurs en moins. A l'entrée si je me souviens bien on nous remettait une petite branche de menthe verte à porter au nez pour être moins incommodés par les effluves des produits employés pour teindre les tissus.



Je pense que les travailleurs tanneurs doivent être imprégnés de pieds en cap de cette odeur et l'emporter avec eux dans leur maison..!

On peut aussi imaginer que c'est peut être une fabrique d'aquarelles, je ne pensais pas qu'elles étaient ainsi faites, dans ces grands godets cylindriques, mais bon cela n'est pas très important, moi je ne fais que les utiliser sur mes dessins et croquis.

Tugdual

Lettre à un ami lointain

... Qui habite au bout du monde, qui ne connaît pas saint Jacut de la mer, l'abbaye
Vous lui parlez de ce lieu, des paysages, des rencontres...

Cher ami,

Vous seriez étonné de me voir aujourd'hui dans ce lit d'hôpital. J'ai été transporté hier à la suite d'un malentendu avec mon épouse.

Pourriez-vous croire en effet que Claire et moi avons gagné un baptême de saut à l'élastique à la tombola de la paroisse ? Non ? Eh bien si !

Nous nous y sommes rendus accompagnés de l'autre lauréate, une petite grand-mère charmante, Paulette, délicieusement surannée, mais intrépide comme une adolescente.

Elle était ravie de participer à l'aventure, entre nous inattendue à son âge.

Quant à Claire, vous la connaissez, toujours téméraire, pleine d'audace, prête à défier le monde entier.

Et moi, à côté d'elle, pauvre petit bouchon flottant au gré de ses lubies.

Arrivés en haut de la grande échelle, je m'apprêtais à sauter dans le vide, lorsque Mamie Paulette m'a pris de vitesse, en plongeant aussitôt après avoir lancé un message d'adieu à ses petits-enfants.

Un moment déséquilibré par la surprise, je me suis pris les pieds dans la corde. J'ai cru mourir, j'ai appelé à l'aide et ma chère Claire m'a poussé dans le vide pour que les pompiers me récupèrent plus rapidement. Heureusement que mon épouse a d'excellents réflexes et que j'étais déjà harnaché.

Quelques côtes fêlées, une vertèbre déplacée, en un mot rien de grave. Cette expérience inattendue m'a permis une nouvelle fois d'apprécier le sang-froid de mon épouse. J'ai décidément beaucoup de chance.

A très bientôt, cher ami, pour de nouvelles aventures que j'espère moins périlleuses.

Bien à vous

Augustin

(Martine juin 2022)

Mon cher Philippe,

Où es-tu, toi, que j'ai jadis aimé ? Il y a bien longtemps que je n'ai eu de tes nouvelles. Ton amitié me manque. On m'a dit que tu voguais d'île en île dans ce bel archipel des Seychelles et que tu emmenais des touristes visiter Praslin, la Digue, l'île aux oiseaux. On m'a dit aussi que tu avais épousé une ravissante indonésienne. Je suis heureuse pour toi.

Les Seychelles sont un paradis, je les connais, j'y suis même allée en voyage de noces. Je te les avais vantées à l'époque, serais-je à l'origine de ton choix et que ce serait-il passé si j'avais répondu oui à ta demande en mariage ?

20 ans après, il est difficile de répondre à cette question...

En fait, je ne t'ai jamais avoué les raisons de ma fuite, il est temps de les clarifier.

Je t'aimais à la folie, c'est vrai, mais j'ai eu peur de quitter ma maison, ma famille, mon pays. J'ai eu peur d'épouser un aventurier, de ne plus pouvoir exercer le métier qui me passionnait, archiviste à la Bibliothèque Nationale, et de me trouver ballottée au gré de tes envies d'un pays à l'autre, d'une mer à l'autre, dans de vastes étendues, battues par les tempêtes, écrasées de soleil, congelées de froid, en un mot, inhospitalières pour moi.

La réalité m'a donné raison puisque tu vis là-bas dans ce bel océan indien où le soleil est si cuisant qu'il grille la peau même à l'ombre.

Alors, oui, je ne regrette rien. Je regrette seulement de t'avoir inutilement fait souffrir. Après tant d'années, je te prie de me pardonner de m'être enfuie comme une voleuse sans avoir osé te dire oui.

Avec toute mon amitié. Vanessa

PS Je te donne peu de nouvelles et ne t'en demande pas non plus. Si tu as le temps et que tu le souhaites, nous pourrions poursuivre cette reprise de contact. Cela me réjouirait.

Véronique A, St Jacut, 2022

Salut mon pote,

Une petite bafouille pour te dire que mon séjour écriture et dessin à St Jacut de la Mer dont je t'avais parlé dans ma précédente lettre se termine ce vendredi.

Cinq jours sous le soleil brillant, petite baignade à l'île de Ebihens. Bien sûr des textes et croquis / dessins sur le thème du carnet de voyages. Dans une bonne ambiance de groupe. Également quelques marches sur le littoral et à l'intérieur des terres.

Il me reste à peaufiner mon carnet pour le rendre présentable et agréable à la vue des futurs lecteurs.

Sur ces quelques mots mon pote je t'envoie mes amitiés.

SJM le 17 juin 2022

Tugdual

Bryan,

Un petit mot préalablement à ta venue cet été dans mon cher pays qui, je le sais, tu chéris aussi.

Figure-toi que je me suis retrouvé mi-juin en atelier d'écriture à Saint-Jacut-de-la-Mer dans les Côtes-du-Nord, plus exactement dans les Côtes-d'Armor. Enfin je me demande s'ils ont bien fait de changer le nom du département vu la canicule qu'il fait en France depuis ces derniers jours, le Nord étant beaucoup plus recherché que l'Armor, et je peux t'assurer que sous un beau soleil bleu azur, une belle-mère turquoise, on a à peine épongé une goutte de sueur.

Donc je disais que j'étais en atelier d'écriture avec quatorze nanas et un mec. Tu vois le truc ! Le mec plus occupé à dessiner, avec talent d'ailleurs, la nature environnante qu'à draguer. Les nanas, je te le concède, pas de la dernière mouture, mais sympas, très sympas. Je n'ai pas conclu parce que tu sais bien, en groupe on ne peut pas s'isoler à deux, mais j'ai posé des jalons, et cerise sur le gâteau, elles m'ont toutes donné leur numéro de téléphone et quasiment leur adresse.

Aussi, lors de ta venue, on va pouvoir faire la tournée des grands ducs. Je te laisserai le grand choix, et comme l'été sera chaud, très chaud prédisent-ils à la météo, j'ai déjà réservé deux chambres doubles à Saint-Jacut-de-la-Mer. Pour les dates je m'arrangerai avec la petite de l'accueil qui me semble-t-il ne demande que ça.

Je me réjouis à l'idée de ta venue et de notre future escapade bretonne, et certainement très coquine.

Daniel

PS : Soyons prudent ! Le Covid est derrière nous, malheureusement pas le Sida.

Mon très cher Alexandre,

Je ne sais où t'a conduit ton âme d'explorateur.

Loin sans doute, car depuis avril, aucun pli de toi ne m'est parvenu. Alors il me plaît de t'imaginer, toi si raffiné, prenant le thé dans une tasse en porcelaine fine, avec ta cuillère fétiche en argent ciselé et ce petit crémier que nous avons déniché sur un marché, et qui est de tous tes voyages. Tout ça au beau milieu de paysages sauvages et inconnus.

Et toi, m'imagines-tu t'écrivant d'Algira notre maisonnette, ou bien chassant les papillons dans les collines qui surplombent la Creuse avec mon entomologiste préféré ?

Pardon mon ami, mais je nous ai fait des infidélités. Vois-tu, une irrésistible envie de grand large s'est emparée de moi. Comme toi, j'ai osé répondre à cet appel lointain. Je ne me cherche pas d'excuse mais la chaleur suffocante de ce début d'été dans mon Berry natal y est certainement pour quelque chose.

Je viens de poser le pied sur cette île, et déjà je suis une autre.

Ici tout est révélation : fraîcheur, brise marine, eaux de juin aux bleus multiples, transparentes et scintillantes. Toutes ces pépites s'insistent dans mon âme et ma vie coule désormais plus lumineuse.

Chênes, pins maritimes, eucalyptus, platane bicentenaire, tous m'ont pris dans leurs bras. Je me suis laissée séduire.

Te souviens-tu de notre séjour à Majorque ? Tu l'avais tellement aimé.

Ici c'est aussi beau, non, plus beau encore, grâce au mystère lié à l'histoire de ce lieu, à sa spiritualité, à l'âme de ses habitants.

Mon cher ami, je n'essaie même plus de résister, je me laisse doucement gagner par l'insularité et sa singularité. Je vais rester.

Prends soin de toi mon bel artiste.

Je t'embrasse tendrement.

Aurore

PS : A la fin de ton tour du monde, nous nous retrouverons à Gargillesse

LE BÉMOL

Ma très chère amie,

Perdu dans cette ville chaude et humide où je suis en mission pour ma société, je m'emmerde sous l'air conditionné. Avec mon espagnol de cuisine, les conversations tournent court et mes collègues de l'étage me snobent. C'est à l'hôtel et au restaurant que je parle le plus. Le temps qu'il va faire débute toujours ma conversation avec la réceptionniste. Elle me conseille des promenades alentour, je lui demande des petites choses, remplir le frigo de ma chambre de bouteilles d'eau minérale plate, tu sais à quel point mes intestins sont fragiles, changer la savonnette pour du savon liquide, je ne supporte pas les parfums artificiels, repasser ma veste en lin qui se froisse si vite... et je la quitte sur un petit compliment à chaque fois différent. Ce matin c'était sur ses boucles d'oreilles à pompons. Demain je risquerai bien ses seins, mais je ne sais pas le dire avec distinction en espagnol. Au restaurant, Antonio le serveur m'a à la bonne. Difficile comme je suis, je veux des détails sur les plats. Pas question d'avalier n'importe quelle bidoche grillée, n'importe quelle tambouille poivrée. Je discute aussi avec le pharmacien de la célèbre avenida del Corleon à deux pas de mon hôtel. Avec mes nouveaux mocassins de grosses ampoules se sont formées aux talons et je surveille les cloques comme le feu. L'infection peut si vite arrivée et tu connais ma fragilité. J'ai souvent des migraines, la moiteur de l'atmosphère doit y être pour quelque chose, j'ai toujours l'impression de respirer de la buée. J'ai aussi des boutons dans le cou, je me demande si ce n'est pas une allergie à ma nouvelle eau de toilette. Mais le pharmacien est formidable, il a un remède pour tout. J'y dépense un argent fou. Cela dit j'ai encore mal aux pieds.

Bien que je n'aime pas ça à cause de la foule, le dimanche je vais au musée. Il y fait frais et je rencontre des touristes français. Trois quatre banalités échangées me remontent le moral. Une fois j'ai pris un pot avec une alsacienne. Une baroudeuse qui trimbale son sac à dos comme une tortue sa carapace. J'ai bien senti que j'aurais pu tenter la soirée, ses taches de rousseur, ses lèvres charnues, ses bras ronds me plaisaient bien, mais tu me connais, un détail et tout s'écroule. Des taches sur sa chemise, des ongles gris, des cheveux collés, rien de très soigné, et l'idée de la voir en slip et soutien-gorge douteux m'ont coupé la chique.

En ce qui concerne le boulot, je ne suis pas déçu. Mes propositions sont bien accueillies par le consortium. Tu te souviens du sang d'encre que je me faisais à la pensée de revoir ma copie, même tes massages ne me décontractaient pas. Des mois à trimer comme un dingue sur ce projet, perdre deux kilos, gagner des cheveux blancs, ont payé. Mes exposés en anglais ont été très clairs. L'affaire est presque signée. Tout ce fric à venir va enfin me permettre de déménager dans l'appart de mes rêves. Mais il y a un bémol dans cette euphorie qui me panique. Dans dix jours je reprends l'avion et j'ai découvert avec effroi que c'était un vendredi 13 et que mon numéro de place correspondait à mon jour de naissance ! Des mauvaises coïncidences pour moi je le sens et la boîte ne veut pas changer mon billet. L'angoisse commence à monter. Ce soir je n'ai avalé qu'une soupe froide et le sommeil me fuit. Tu vois je suis toujours aussi traqueur malgré tes cours de relaxation et tes séances de sophrologie.

Mes douleurs dans le dos sont revenues. Ah, comme j'aimerais entendre tes paroles bienveillantes et rassurantes, car je n'ai personne à qui me confier.

Ici le soir, la solitude est écrasante dans cette grande chambre élégante, murs rosées, éclairages diffus, mobilier design, jolies gravures, avec balcon qui donne sur un parc constellé d'oiseaux qui pépient jusqu'au coucher du soleil.

Voir ta lettre glissée sous ma porte me serait d'un grand réconfort.

Je t'embrasse.

Ton ami Lionel

Véronique C

Averses orageuses,
Trilles du merle, ciel apaisé
La bouilloire siffle.

Milieu de la nuit
Le jour se repose-silence
Je tourne la page

Marie France LB



Du fleuve à la mer
Ramures flottées, ballottées
Blanchissent sur le sable.

Châtaignes au mois d'août
Astres piqués dans le feuillage
Attendent la cueillette.





Véronique

Tugdual

Anne-Marie

Marina

Marie-France

Chantal

Danièle

Catherine

Annie

Bryan

Christine

Martine

Mary

Frédérique

... et Bénédicte derrière l'objectif



Du Côté de Chez Swann | Longtemps, je me suis couché de bonne heure

Marcel Proust

A la recherche du temps perdu

1. *Du Côté de Chez Swann*

Première partie : *Combray*

Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire : « Je m'endors. » Et, une demi-heure après, la pensée qu'il était temps de chercher le sommeil m'éveillait ; je voulais poser le volume que je croyais avoir encore dans les mains et souffler ma lumière ; je n'avais pas cessé en dormant de faire des réflexions sur ce que je venais de lire, mais ces réflexions avaient pris un tour un peu particulier ; il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage : une église, un quatuor, la rivalité de François I^{er} et de Charles Quint. Cette croyance survivait pendant quelques secondes à mon réveil ; elle ne choquait pas ma raison mais pesait comme des écailles sur mes yeux et les empêchait de se rendre compte que le bougeoir n'était plus allumé. Puis elle commençait à me devenir inintelligible, comme après la métempsycose les pensées d'une existence antérieure ; le sujet du livre se détachait de moi, j'étais libre de m'y appliquer ou non ; aussitôt je recouvrais la vue et j'étais bien étonné de trouver autour de moi une obscurité, douce et reposante pour mes yeux, mais peut-être plus encore pour mon esprit, à qui elle apparaissait comme une chose sans cause, incompréhensible, comme une chose vraiment obscure. Je me demandais quelle heure il pouvait être ; j'entendais le sifflement des trains qui, plus ou moins éloigné, comme le chant d'un oiseau dans une forêt, relevant les distances, me décrivait l'étendue de la campagne déserte où le voyageur se hâte vers la station prochaine ; et le petit chemin qu'il suit va être gravé dans son souvenir par l'excitation qu'il doit à des lieux nouveaux, à des actes inaccoutumés, à la causerie récente et aux adieux sous la lampe étrangère qui le suivent encore dans le silence de la nuit, à la douceur prochaine du retour.

J'appuyais tendrement mes joues contre les belles joues de l'oreiller qui, pleines et fraîches, sont comme les joues de notre enfance. Je frottai une allumette pour regarder ma montre. Bientôt minuit. C'est l'instant où le malade, qui a été obligé de partir en voyage et a dû coucher dans un hôtel inconnu, réveillé par une crise, se réjouit en apercevant sous la porte une raie de jour. Quel bonheur, c'est déjà le matin ! Dans un moment les domestiques seront levés, il pourra sonner, on viendra lui porter secours. L'espérance d'être soulagé lui donne du courage pour souffrir. Justement il a cru entendre des pas ; les pas se rapprochent, puis s'éloignent. Et la raie de jour qui était sous sa porte a disparu. C'est minuit ; on vient d'éteindre le gaz ; le dernier domestique est parti et il faudra rester toute la nuit à souffrir sans remède.

Je me rendormais, et parfois je n'avais plus que de courts réveils d'un instant, le temps d'entendre les craquements organiques des boiseries, d'ouvrir les yeux pour fixer le kaléidoscope de l'obscurité, de goûter grâce à une lueur momentanée de conscience le sommeil où étaient plongés les meubles, la chambre, le tout dont je n'étais qu'une petite partie et à l'insensibilité duquel je retournais vite m'unir. Ou bien en dormant j'avais rejoint sans effort

un âge à jamais révolu de ma vie primitive, retrouvé telle de mes terreurs enfantines comme celle que mon grand-oncle me tirât par mes boucles et qu'avait dissipée le jour – date pour moi d'une ère nouvelle – où on les avait coupées. J'avais oublié cet événement pendant mon sommeil, j'en retrouvais le souvenir aussitôt que j'avais réussi à m'éveiller pour échapper aux mains de mon grand-oncle, mais par mesure de précaution j'entourais complètement ma tête de mon oreiller avant de retourner dans le monde des rêves.

Quelquefois, comme Ève naquit d'une côte d'Adam, une femme naissait pendant mon sommeil d'une fausse position de ma cuisse. Formée du plaisir que j'étais sur le point de goûter, je m'imaginai que c'était elle qui me l'offrait. Mon corps qui sentait dans le sien ma propre chaleur voulait s'y rejoindre, je m'éveillais. Le reste des humains m'apparaissait comme bien lointain auprès de cette femme que j'avais quittée il y avait quelques moments à peine ; ma joue était chaude encore de son baiser, mon corps courbaturé par le poids de sa taille. Si, comme il arrivait quelquefois, elle avait les traits d'une femme que j'avais connue dans la vie, j'allais me donner tout entier à ce but : la retrouver, comme ceux qui partent en voyage pour voir de leurs yeux une cité désirée et s'imaginent qu'on peut goûter dans une réalité le charme du songe. Peu à peu son souvenir s'évanouissait, j'avais oublié la fille de mon rêve.

Un homme qui dort, tient en cercle autour de lui le fil des heures, l'ordre des années et des mondes. Il les consulte d'instinct en s'éveillant et y lit en une seconde le point de la terre qu'il occupe, le temps qui s'est écoulé jusqu'à son réveil ; mais leurs rangs peuvent se mêler, se rompre. Que vers le matin après quelque insomnie, le sommeil le prenne en train de lire, dans une posture trop différente de celle où il dort habituellement, il suffit de son bras soulevé pour arrêter et faire reculer le soleil, et à la première minute de son réveil, il ne saura plus l'heure, il estimera qu'il vient à peine de se coucher. Que s'il s'assoupit dans une position encore plus déplacée et divergente, par exemple après dîner assis dans un fauteuil, alors le bouleversement sera complet dans les mondes désorbités, le fauteuil magique le fera voyager à toute vitesse dans le temps et dans l'espace, et au moment d'ouvrir les paupières, il se croira couché quelques mois plus tôt dans une autre contrée. Mais il suffisait que, dans mon lit même, mon sommeil fût profond et détendît entièrement mon esprit ; alors celui-ci lâchait le plan du lieu où je m'étais endormi, et quand je m'éveillais au milieu de la nuit, comme j'ignorais où je me trouvais, je ne savais même pas au premier instant qui j'étais ; j'avais seulement dans sa simplicité première, le sentiment de l'existence comme il peut frémir au fond d'un animal ; j'étais plus dénué que l'homme des cavernes ; mais alors le souvenir – non encore du lieu où j'étais, mais de quelques-uns de ceux que j'avais habités et où j'aurais pu être – venait à moi comme un secours d'en haut pour me tirer du néant d'où je n'aurais pu sortir tout seul ; je passais en une seconde par-dessus des siècles de civilisation, et l'image confusément entrevue de lampes à pétrole, puis de chemises à col rabattu, recomposaient peu à peu les traits originaux de mon moi.

Peut-être l'immobilité des choses autour de nous leur est-elle imposée par notre certitude que ce sont elles et non pas d'autres, par l'immobilité de notre pensée en face d'elles. Toujours est-il que, quand je me réveillais ainsi, mon esprit s'agitait pour chercher, sans y réussir, à savoir où j'étais, tout tournait autour de moi dans l'obscurité, les choses, les pays, les années. Mon corps, trop engourdi pour remuer, cherchait, d'après la forme de sa fatigue, à repérer la position de ses membres pour en induire la direction du mur, la place des meubles, pour reconstruire et pour nommer la demeure où il se trouvait. Sa mémoire, la mémoire de ses côtes, de ses genoux, de ses épaules, lui présentait successivement plusieurs des chambres où il avait

dormi, tandis qu'autour de lui les murs invisibles, changeant de place selon la forme de la pièce imaginée, tourbillonnaient dans les ténèbres. Et avant même que ma pensée, qui hésitait au seuil des temps et des formes, eût identifié le logis en rapprochant les circonstances, lui, – mon corps, – se rappelait pour chacun le genre du lit, la place des portes, la prise de jour des fenêtres, l'existence d'un couloir, avec la pensée que j'avais en m'y endormant et que je retrouvais au réveil. Mon côté ankylosé, cherchant à deviner son orientation, s'imaginait, par exemple, allongé face au mur dans un grand lit à baldaquin et aussitôt je me disais : « Tiens, j'ai fini par m'endormir quoique maman ne soit pas venue me dire bonsoir », j'étais à la campagne chez mon grand-père, mort depuis bien des années ; et mon corps, le côté sur lequel je reposais, gardiens fidèles d'un passé que mon esprit n'aurait jamais dû oublier, me rappelaient la flamme de la veilleuse de verre de Bohême, en forme d'urne, suspendue au plafond par des chaînettes, la cheminée en marbre de Sienne, dans ma chambre à coucher de Combray, chez mes grands-parents, en des jours lointains qu'en ce moment je me figurais actuels sans me les représenter exactement et que je reverrais mieux tout à l'heure quand je serais tout à fait éveillé.

Puis renaissait le souvenir d'une nouvelle attitude ; le mur filait dans une autre direction : j'étais dans ma chambre chez M^{me} de Saint-Loup, à la campagne ; mon Dieu ! il est au moins dix heures, on doit avoir fini de dîner ! J'aurai trop prolongé la sieste que je fais tous les soirs en rentrant de ma promenade avec M^{me} de Saint-Loup, avant d'endosser mon habit. Car bien des années ont passé depuis Combray, où, dans nos retours les plus tardifs, c'étaient les reflets rouges du couchant que je voyais sur le vitrage de ma fenêtre. C'est un autre genre de vie qu'on mène à Tansonville, chez M^{me} de Saint-Loup, un autre genre de plaisir que je trouve à ne sortir qu'à la nuit, à suivre au clair de lune ces chemins où je jouais jadis au soleil ; et la chambre où je me serai endormi au lieu de m'habiller pour le dîner, de loin je l'aperçois, quand nous rentrons, traversée par les feux de la lampe, seul phare dans la nuit.

Ces évocations tournoyantes et confuses ne duraient jamais que quelques secondes ; souvent, ma brève incertitude du lieu où je me trouvais ne distinguait pas mieux les unes des autres les diverses suppositions dont elle était faite, que nous n'isolons, en voyant un cheval courir, les positions successives que nous montre le kinétoscope. Mais j'avais revu tantôt l'une, tantôt l'autre, des chambres que j'avais habitées dans ma vie, et je finissais par me les rappeler toutes dans les longues rêveries qui suivaient mon réveil ; chambres d'hiver où quand on est couché, on se blottit la tête dans un nid qu'on se tresse avec les choses les plus disparates : un coin de l'oreiller, le haut des couvertures, un bout de châte, le bord du lit, et un numéro des *Débats roses*, qu'on finit par cimenter ensemble selon la technique des oiseaux en s'y appuyant indéfiniment ; où, par un temps glacial le plaisir qu'on goûte est de se sentir séparé du dehors (comme l'hirondelle de mer qui a son nid au fond d'un souterrain dans la chaleur de la terre), et où, le feu étant entretenu toute la nuit dans la cheminée, on dort dans un grand manteau d'air chaud et fumeux, traversé des lueurs des tisons qui se rallument, sorte d'impalpable alcôve, de chaude caverne creusée au sein de la chambre même, zone ardente et mobile en ses contours thermiques, aérée de souffles qui nous rafraîchissent la figure et viennent des angles, des parties voisines de la fenêtre ou éloignées du foyer, et qui se sont refroidies ; – chambres d'été où l'on aime être uni à la nuit tiède, où le clair de lune appuyé aux volets entrouverts, jette jusqu'au pied du lit son échelle enchantée, où on dort presque en plein air, comme la mésange balancée par la brise à la pointe d'un rayon ; – parfois la chambre Louis XVI, si gaie que même le premier soir je n'y avais pas été trop malheureux et où les colonnettes qui soutenaient légèrement le plafond s'écartaient avec tant de grâce pour montrer et réserver la place du lit ;

parfois au contraire celle, petite et si élevée de plafond, creusée en forme de pyramide dans la hauteur de deux étages et partiellement revêtue d'acajou, où dès la première seconde j'avais été intoxiqué moralement par l'odeur inconnue du vétiver, convaincu de l'hostilité des rideaux violets et de l'insolente indifférence de la pendule qui jacassait tout haut comme si je n'eusse pas été là ; – où une étrange et impitoyable glace à pieds quadrangulaire, barrant obliquement un des angles de la pièce, se creusait à vif dans la douce plénitude de mon champ visuel accoutumé un emplacement qui n'était pas prévu ; – où ma pensée, s'efforçant pendant des heures de se disloquer, de s'étirer en hauteur pour prendre exactement la forme de la chambre et arriver à remplir jusqu'en haut son gigantesque entonnoir, avait souffert bien de dures nuits, tandis que j'étais étendu dans mon lit, les yeux levés, l'oreille anxieuse, la narine rétive, le cœur battant : jusqu'à ce que l'habitude eût changé la couleur des rideaux, fait taire la pendule, enseigné la pitié à la glace oblique et cruelle, dissimulé, sinon chassé complètement, l'odeur du vétiver et notablement diminué la hauteur apparente du plafond. L'habitude ! aménageuse habile mais bien lente et qui commence par laisser souffrir notre esprit pendant des semaines dans une installation provisoire ; mais que malgré tout il est bien heureux de trouver, car sans l'habitude et réduit à ses seuls moyens il serait impuissant à nous rendre un logis habitable.

Certes, j'étais bien éveillé maintenant, mon corps avait viré une dernière fois et le bon ange de la certitude avait tout arrêté autour de moi, m'avait couché sous mes couvertures, dans ma chambre, et avait mis approximativement à leur place dans l'obscurité ma commode, mon bureau, ma cheminée, la fenêtre sur la rue et les deux portes. Mais j'avais beau savoir que je n'étais pas dans les demeures dont l'ignorance du réveil m'avait en un instant sinon présenté l'image distincte, du moins fait croire la présence possible, le branle était donné à ma mémoire ; généralement je ne cherchais pas à me rendormir tout de suite ; je passais la plus grande partie de la nuit à me rappeler notre vie d'autrefois, à Combray chez ma grand-tante, à Balbec, à Paris, à Doncières, à Venise, ailleurs encore, à me rappeler les lieux, les personnes que j'y avais connues, ce que j'avais vu d'elles, ce qu'on m'en avait raconté.

Coucher de soleil
Une cornemuse sur la digue
La presqu'île s'endort

